

LA RELIGION ET L'OPPRESSION DES FEMMES DANS LES  
ROMANS DE FATOU DIOME ET MBAREK OULD BEYROUK

A Thesis Presented for the  
Master of Arts Degree  
The University of Tennessee, Knoxville.

Julius Yaw Osei

May 2020

Copyright©2020 by Julius Yaw Osei

All rights reserved.

## **DÉDICACE**

À mon très cher fils, Israël Osei Aseda.

## **REMERCIEMENTS**

Tout d’abord, je remercie Dieu, le Tout puissant pour la grâce et la sagesse qu’il m’a accordé pour achever cette thèse. J’adresse ma plus profonde gratitude à ma famille, ma femme, Evelyn Nkrumah Danquah pour sa patience, son encouragement et ses soutiens en prières, malgré la distance qui existe entre nous physiquement.

Mes remerciements et ma gratitude vont également au Professeur Mary McAlpin, ma directrice de thèse de m’avoir guidé avec ses conseils avisés et suggestions m’ont beaucoup aidé à rédiger cette thèse avec succès, malgré ses horaires chargés. Je tiens à remercier tous les membres de mon comité de thèse : Dr. Matthew Brauer et Dr. Rosalind Hackette, dont leurs soutiens et les suggestions m’ont servi de motivation à mener ce travail de recherche à terme.

J’exprime ma gratitude à tous mes amis particulièrement, Jacob Koundounonon Moutouama et Anastasia Kuntam Allan, pour leurs soutiens indéfectibles. Je remercie également tous les professeurs du département de français, Modern Foreign Languages and Littératures de l’Université du Tennessee, Knoxville, pour leurs immenses impacts sur ma vie académique.

## ABSTRACT

This work examines the work of authors from two different West African countries: Mbarek Ould Beyrouk from Mauritania, and Fatou Diome from Senegal. These writers use their novels as a weapon to fight and advocate for the condition of Mauritanian and Senegalese women against the religious and patriarchal system under which they suffer, especially within the Islamic and animist context. In their novels, Beyrouk and Diome deal with themes such as widowhood rites, slavery, force-feeding (*leblouh*) and forced marriages as tools used by religious men to oppress and humiliate young girls and women and also to elevate the status of men in their respective countries.

The essay analyzes two novels by Beyrouk: “*Et le ciel a oublié de pleuvoir*” (2006) and “*Le tambour des Larmes*” (2015), and one by Fatou Diome: “*Les Veilleurs de Sangomar*” (2019). Through the use of a theoretical framework informed by gender theory, these novels are presented as examples of a committed literature that conveys a strong political and contemporary message that merits attention. This analysis also incorporates and uses as a model the writings of Mongo Beti, Khadi Fall and Veronique Tadjou with regards to religion, as well as referring to early examples of African writers whose work dealt with the oppression faced by women within the patriarchal system, such as Mariama Bâ and Awa Thiam.

## Table of Contents

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| INTRODUCTION .....                                        | 1   |
| CHAPITRE 1 : <i>LES VEILLEURS DE SANGOMAR</i> .....       | 18  |
| FATOU DIOME .....                                         | 19  |
| RÉSUMÉ : <i>LES VEILLEURS DE SANGOMAR</i> .....           | 21  |
| LE RITE DE VEUVAGE.....                                   | 22  |
| Conclusion : .....                                        | 35  |
| CHAPITRE 2 : <i>ET LE CIEL A OUBLIÉ DE PLEUVOIR</i> ..... | 37  |
| MBAREK OULD BEYROUK.....                                  | 38  |
| RÉSUMÉ DU ROMAN .....                                     | 40  |
| Conclusion .....                                          | 55  |
| CHAPITRE 3 : <i>LE TAMBOUR DES LARMES</i> .....           | 63  |
| RÉSUMÉ DE <i>TAMBOURS DES LARMES</i> .....                | 64  |
| LE GAVAGE OU LEBLOUH.....                                 | 65  |
| LE MARIAGE FORCÉ DANS <i>LE TAMBOUR DES LARMES</i> .....  | 71  |
| L'ESCLAVAGE DANS <i>LE TAMBOUR DES LARMES</i> .....       | 83  |
| CONCLUSION .....                                          | 90  |
| BIBLIOGRAPHIE .....                                       | 96  |
| VITA .....                                                | 104 |

# INTRODUCTION

En Janvier 2014, le groupe défense des droits « Equity Now » dans leur nouvel article « Protecting The Girl Child » nous raconte l'histoire suivante :

Timera est née en 2002 et a été gavée de force dès l'âge de 7 ans. Elle était mariée, à 8 ans, en 2010 à l'un des cousins de son père, un homme de 10 ans de plus que son père. Timera était gravement en surpoids au moment de son mariage. Quand elle est tombée enceinte, sa santé s'est détériorée rapidement et son médecin lui a fait suivre un régime strict. Elle a accouché par césarienne afin de sauver la vie de l'enfant. La mère de Timera appréciait le poids de sa fille comme source de sa beauté et ne pouvait accepter la perte de poids liée au régime recommandé par le docteur. Elle a décidé de lui donner des médicaments, dont l'effet est d'enflammer et de grossir des parties du corps d'une femme, en faisant penser que c'est un signe de gain de poids normal. La vue de Timera s'est détériorée et son médecin a diagnostiqué une fatigue oculaire. Vingt jours après son accouchement, le 22 juin 2013, Timera meurt subitement à l'âge de 11 ans. (Protecting The Girl Child 2014, par 26)<sup>1</sup>.

L'histoire ci-dessus est un extrait d'un rapport sur les droits humains qui dépeint la condition réelle des femmes en Mauritanie, au Sénégal et dans d'autres pays d'Afrique de l'Ouest aux lecteurs qui ne possèdent pas de connaissances ou d'expérience directes dans ces pays mentionnés. Dans le

---

<sup>1</sup> “Protecting The Girl Child : Using the law to end child, early and forced marriage and related human rights violations,”2014.

même sens, les auteurs des romans examinés dans cette thèse, Fatou Diome et Mbarek Ould Beyrouk, véhiculent les mêmes messages à travers des récits fictifs pour avoir des effets sur le lecteur qui rendent également leurs histoires différemment puissantes. René Tabard affirme dans son article “Religions et Cultures Traditionnelles africaines ; un défi à la formation théologique” avec sûreté qu’il existe une différence entre l’islam du monde arabe et l’islam de l’Afrique. Ceci s’explique du fait que les Africains vivent à fond leur religions occidentaux, tout en s’imbibant dans la culture africaine émanant de la religion traditionnelle africaine dit l’animisme. Selon lui cette double appartenance se définit sans doute de l’inculturation dans le continent africain (Tabard 193)<sup>2</sup>. Dans le même sens, Tulu Kia Mpansu Buakassa dans son travail “Impact de la religion africaine sur l’Afrique d’aujourd’hui : latence et patience” prouve qu’il se trouve toujours, une extrême connexion entre la culture africaine et celle de la religion. Dans ces deux articles, on remarque qu’il existe une différence entre l’Islam arabe et celui de l’Afrique parce que ce dernier a été influencé par la culture émanant de la religion traditionnelle Africain qui est aussi connue du nom animisme<sup>3</sup>. Il sera difficile de distinguer ou séparer la religion de la culture animiste. Les deux romanciers considérés ici ont construit un décor comme un univers imaginaire et romanesque à travers des villages ou des campements enracinés dans leur religion animiste et leur religion islamique, c’est-à-dire une cohabitation. Dans leurs récits, Ils laissent à leurs lecteurs à dénicher la manière dont ces espaces ont pu manier le déroulement de leurs différentes intrigues et accorder à ces œuvres des valeurs significatives conformes à l’explication ci-dessus. Ma thèse est

---

<sup>2</sup> René,Tabard. “Theologie des religions traditionnelles africaines,”mars2008,p.327-341.

<sup>3</sup> Buakasa, Tulu. “L’impact de la religion africaine sur l’Afrique d’aujourd’hui: latence et patience.”Cahiers des religions africaines, vol.12,no.23/24,1978.p21-32.

significative en ce que ces auteurs tentent d'engager les lecteurs africains diasporiques non seulement pour aider à conscientiser les femmes mais aussi les tribus sénégalaises et mauritaniens sur les oppressions et certains effets néfastes de la religion dans les institutions telles que le mariage (y compris le gavage et les mariages précoces et forcés), les rites de veuvage et l'esclavage.

À partir des expériences désastreuses et pitoyables comme celle racontée ci-dessus, il y a eu la galvanisation des mémoires dans le cadre de lutter contre ces pratiques. Le gavage, le mariage précoce et forcé et l'esclavage résident au sein de certaines familles en Afrique occidentale et plus précisément en Mauritanie, qui ont servi de cible d'intimidation et de soumission pour opprimer et déshumaniser les jeunes filles. Ces pratiques religieuses mettent les jeunes filles qui espèrent mener une vie meilleure dans des conditions attristantes et malheureuses qui les assimilent à des choses ou objets, comme l'affirment Harmony Ezinne Ibiam et Richard Oko Ajah dans leur article "Chosification comme discours féministe dans *Chaque chose en son temps* de Lynn Mbuko et *Les espoirs perdus* d'Unimna Angrey." La chosification aide à catégoriser les femmes comme des sujets subalternes, relégués à l'arrière-plan et vendus comme des objets ou des marchandises<sup>4</sup>. Leurs propos démontrent que les femmes occupent une seconde place dans la société patriarcale et religieuse. Cette conception faisait déjà le sujet du roman *Second Class Citizen* (1974), de l'écrivaine nigériane Buchi Emecheta, où elle dépeint la femme comme une citoyenne de la seconde catégorie. Dans son récit, l'époux d'Adah, le personnage principal, l'interdit à tout épanouissement intellectuel en la transformant en un objet sexuel qui l'entraîne à la maternité sans

---

<sup>4</sup> Ibiam, Harmony, and Richard, Ajah. "Chosification comme discours féministe dans *Chaque chose en son temps* de Lynn Mbuko et *Les espoirs perdus* d'Unimna Angrey." Zenodo, Jan. 2018, pp.71-83.

trêve. Pareillement, Awa Thiam, dans *La Parole aux nègresses* (1978), atteste que : « Le nègre, en Afrique noire, dispose non seulement de sa vie mais aussi de celle de sa femme » (p.22).

Ces jeunes filles sont engraisées ou gavées et données en mariage précoce et forcé aux hommes qui ont l'âge de leurs parents. Avec la mort de ces hommes, les femmes subissent le veuvage qui a une influence nuisible sur la vie sociale de ces jeunes filles et femmes résidant au Sénégal et en Mauritanie. Par exemple, dans leur analyse du rite de veuvage dans la société d'Aworis, "Widows' Socio-Demographic Characteristics and the Observance of Widowhood Rites among the Aworis of Ogun State," Tayo O. George et al. Soulignent que le fait que les femmes aient une espérance de vie à moitié aussi élevée que celle des hommes, couplé à la pratique selon laquelle les hommes épousent des femmes plus jeunes qu'elles, se traduit probablement par plus de veuves dans la société : « The fact that females have higher average life expectancy than males coupled with the practice whereby men marry women younger than themselves likely result in more widows than widowers in the society »<sup>5</sup> (p.318). L'attention accordée au respect des rites de veuvage en Afrique occidentale et plus précisément au Sénégal pourrait être considérée comme l'un des moyens de soumettre les femmes aux diktats de la société religieuse patriciale. Ces rites dans certaines sociétés exigent une réclusion totale de la femme et lorsqu'une veuve est soupçonnée d'être la cause de la mort de son mari, elle est tenue de jurer au cadavre de son mari qu'elle est innocente

---

<sup>5</sup> George, Tayo O., Dare Ojo Omonijo, Onyekwere O. C. Uche, Michael Chibuzor Anyaegbunam, & Albert Oguche Shaibu. "Widows' Socio-Demographic Characteristics and the Observance of Widowhood Rites among the Aworis of Ogun State." *Mediterranean Journal of Social Sciences*, 2016, 9 March. 2020.

et après cela boire l'eau du bain du cadavre. Certaines jeunes filles et femmes sont même forcées à se remarier au frère du défunt mari, une pratique à laquelle on donne le nom du « lévirat ».

Pour lutter contre ce système patriarcal religieux et aux abus de la société en général, certains écrivains tels que Nafissatou Diallo, Mariama Bâ et Sembène Ousman donnent de différentes images aux femmes sénégalaises et ouest africaines en général dans leurs œuvres. Parmi ces images, on peut identifier ceux de la femme forte dans *De Tilene au plateau* (1975) de Nafissatou Diallo, de la femme révoltée dans *Une si longue lettre* (1979) de Mariama Bâ, et finalement dans *Les bouts de bois de Dieu* (1960) de Sembène Ousman, de la femme militante. Ces diverses images données aux femmes sénégalaises démontrent qu'elles ne se limitent plus aux foyers conjugaux, une espace créée par le patriarcat. Fatou Faye dans son étude sur la religion et écriture féminine sénégalaise francophone, affirme que les lois patriarcales qui continuent d'obstruer l'épanouissement et la liberté de la femme tirent leurs forces des dogmes religieuses : « les lois patriarcales continuent à freiner cet élan de la femme à travers la récupération de la religion, notamment l'Islam où le Coran est interprété pour légitimer la subjugation patriarcale de la femme [...] pareillement, le Coran est invoqué pour légitimer la polygamie et l'excision qui sont deux principaux maux qui affectent la femme sénégalaise ». Ainsi, l'adaptation patriarcale de la religion consolide le droit des hommes sur la femme.

Non seulement le Coran mais aussi la religion animiste légitiment la polygamie et l'excision mais également l'esclavage des femmes comme domestiques et concubines dans les foyers de leurs maîtres. Alice Bullard atteste, dans son article “Religion, Race, Repression in Mauritania : The Ould Mkhaitir Apostasy Affair”, que la Mauritanie a la plus forte incidence d'esclavage dans le monde et qu'il y existe une culture profondément enracinée de détention d'esclaves qui est perçue

comme religieusement légitime. Les esclaves sont persuadés à croire que la seule voie menant vers le salut éternel est à travers une obéissance inconditionnelle à leurs maîtres. Cette croyance est si forte que certaines mères esclaves battent leurs propres enfants pour les soumettre et renient ceux qui s'échappent (Bullard 2)<sup>6</sup>. E. Ann McDougall souligne la même chose dans son travail sur la Mauritanie et l'esclavage intitulé : "Les Ayants droits de l'esclavage. Entre discours et réalité". Elle confirme que l'Islam est devenu l'explication de l'esclavage : « Turned around, Islam became the explanation for slavery ». (p.964). Comme dans la majorité des références à la religion islamique c'est-à-dire dans le contexte africain, la plupart du temps les patriarches adoptent seulement les croyances qui affirment leur dominance sur les femmes. Il n'est pas nécessaire d'être féministe pour consigner ou reconnaître la polyvalence d'oppression dont endurent les femmes en Afrique et plus précisément dans les pays nommés ci-dessus.

On trouve dans ces œuvres littéraires que les dogmes religieux visent trop souvent à humilier les femmes et honorer les hommes au Sénégal et en Mauritanie, comme le souligne Lolla, le personnage principal dans *Et le ciel a oublié de pleuvoir* en s'adressant aux femmes : « vous avez accepté les mensonges qui vous humilient et qui les grandissent » (p.119). La voix narrative de *Les Veilleurs de Sangomar* à son tour a ceci à dire en s'adressant aux hommes : « Depuis que leurs nouvelles croyances les aveuglent, les mutants soumettent les femmes, les reléguant au rang de pleureuses » (p.208). Elle continue en disant que les hommes sont les causes de ces injustices : « Les larmes d'une femme, quand elles ne sourdent pas d'une belle émotion,

---

6

déshonorent tout homme qui les cause » (p.209). De plus, certaines doctrines religieuses sont utilisées par les hommes pour inférioriser les jeunes filles dans certaines sociétés ouest africaines, qui est un secret de polichinelle comme le met en évidence la narratrice du roman *Les Veilleurs de Sangomar* en se référant à certains hommes religieux : « Et que l'on arrête de nous infliger une casuistique par chapelle ! toutes étant d'accord à propos de la gent féminine : elles l'infériorisent pareillement. Trêve de relativisme culturel ! » (p.209). Elle démontre comment les jeunes filles sont considérées comme une chose ou bête (animal): « Tant qu'il aura des femmes auxquelles on fait un sort de bête » (p.208).

De nos jours, des pratiques telles que le rite de veuvage, l'esclavage, le mariage précoce et le gavage continuent de sévir dans les sociétés sénégalaises et mauritaniennes, et sont appliquées au moyen de systèmes de croyances et traditions pendant des décennies. Certains hommes capitalisent sur leurs positions et niveaux de connaissances religieux pour infliger ou opprimer les femmes et jeunes filles sénégalaises et mauritaniennes jusqu'à ce qu'elles se soumettent à leurs ordres. Dans cette thèse, je propose d'examiner quelques représentations littéraires des phénomènes du gavage, du mariage précoce et forcé, de l'esclavage et du rite de veuvage—en grosso modo, l'institution du mariage—au sein des foyers religieux au Sénégal et en Mauritanie, respectivement. Je prendrai comme texte des ouvrages de deux écrivains et maillons de la grande chaîne des féministes engagés en Afrique, Fatou Diome et Mbarek Ould Beyrouk. Ces deux romanciers l'ont jugé nécessaire de prendre le relais de lutte pour résister à la suprématie patriarcale et religieuse en exposant par le biais de leurs plumes les sorts des jeunes filles et femmes sub-sahariennes. Dans les romans que je considère dans cette thèse, ils donnent une image révoltante à la femme pour véhiculer leurs

messages que personne d'autre ne pourrait restaurer les droits du sexe féminin à leur place et c'est à elles de prendre leurs propres destins en main.

Il faut nonobstant admettre que cette tâche sera difficile à accomplir car engager les femmes trouble la conscience de la majorité des pères, des maris et des frères qui veulent continuer à avoir une dominance sur eux. La plupart de ces maux sont manigancés par les pères qui essaient de suivre les normes de leurs sociétés ; et ils sont trop souvent aidés par les femmes qui l'entourent. C'est à cet égard que les mères initient leurs filles dans ces pratiques déjà mentionnées, les transmettant ainsi de de génération en génération comme des biens qu'elles gardent jalousement. Cette thèse cherche à révéler la condition contemporaine des jeunes filles sénégalaises et mauritaniennes telle que décrite dans un roman de Fatou Diome : *Les Veilleurs de Sangomar* (2019), et deux romans de Mbarek Beyrouk : *Et le ciel a oublié de pleuvoir* (2006) et *Le tambour des larmes* (2015). Nous offrons cette analyse dans le but de contribuer à la lutte menée par Diome et Beyrouk dans leurs pays respectifs. Il faut noter que nous ne sommes pas contre la religion mais contre ces pratiques précédemment mentionnées.

Dans la première partie de ce travail je considère *Les Veilleurs de Sangomar* de Fatou Diome, pour explorer les différentes questions liées à la condition de la femme qui sont relevées par l'auteur Fatou Diome. Dans ce roman, Diome présente le rite de veuvage de son personnage principal, Coumba, qui vient de perdre son mari dans un naufrage et doit entamer un long veuvage. À travers l'exemple de Coumba, l'auteure nous révèle les souffrances subies par les veuves dans les familles religieuses et patriarcales qui pratiquent le rite de veuvage dans son pays, le Sénégal. Il est évident que le lecteur ou la lectrice est censé s'identifier avec Coumba. Mon analyse cherche à examiner le message féministe que Diome voudrait envoyer en écrivant ce roman ; c'est-à-dire, comment le

choix de sujet et tous les détails sur le rite de veuvage sont destinés à mener le lecteur ou la lectrice à la conclusion que le rite de veuvage oppresse et avilit la femme.

*Les Veilleurs de Sangomar*, est le sixième roman de Fatou Diome, publié en 2019 par les Éditions Albin Michel à Paris. Ses lecteurs sont les Africains, les diasporiques et les Français à cause de son lieu de publication et sa nationalité franco-sénégalaise. L'intrigue de cette œuvre est basée sur un naufrage réel qui a eu lieu le jeudi 26 Septembre de l'an 2002, entre Dakar et Ziguinchor au sud du Sénégal qui a noyé à peu près 2000 personnes qu'ils transportaient. De cette histoire tragique, l'auteur décide de tisser un roman de deuil, dans lequel son personnage principal Coumba entame un long veuvage musulman. À travers la viduité de Coumba et de ses multiples étapes, la narratrice du roman met non seulement sur la sellette la condition de la femme dans cette société influencée des deux religions mais interroge également l'opinion de la communauté internationale sur sa négligence de la vie des personnes vivant dans des pays pauvres, la tolérance politique en Afrique, les religions importées qui bafouent la culture africaine, la polygamie, la superstition, le lien entre Europe et l'Afrique en relation avec la culture et la littérature africaines. C'est un roman intimiste et politique embelli par l'écriture, amalgamer d'humour, lyrisme, la musicalité accompagnée par la poésie éblouissante. L'histoire du roman est racontée à la troisième personne omnisciente et des fois la première personne, lorsque Coumba prend la parole. Le titre de ce roman est tissé d'une île sacrée, situé au milieu de Sangomar. Cette île est considérée comme un sanctuaire où veillent et se regroupent les djinns, pangols, les âmes et les esprits des morts conformément à la croyance de la religion animiste. Selon cette religion, cette île est un lieu transitoire ou d'escale des défunts avant qu'ils ne se transhument dans un autre univers. Coumba

se donne la liberté d'aller au rendez-vous des esprits y compris celui de son mari à travers les djinns qui la possèdent toutes les nuits pendant ces quatre mois de son deuil.

L'auteur transmet le message critique de son œuvre à travers l'univers qu'elle a bâti autour des personnages tels que Bouba, celui-ci devient l'élément déclencheur dans le roman car c'est sa mort qui devient le point départ du récit. Coumba. Il faut noter que le nom Coumba signifie une personne de nature indépendante, déterminée, persévérante et fidèle dans ses amitiés. Coumba est la figure d'une jeune femme révoltée, persévérante et fidèle à son vœu. La fidélité à son vœu de mariage à son mari défunt, Bouba, la pousse à entamer un très long veuvage dans la religion Islamique sans être croyante, la voix narrative dit : « Pour l'instant, Coumba ne voulait se remettre de rien ; se décharger d'une once de douleur, ce serait comme trahir son cher Bouba. Face à l'impossibilité de nier son calvaire, elle s'était résolue à l'embrasser de toutes ses forces » (p.35). Elle reste toujours fidèle à l'animisme ; même si elle entame son veuvage dans une autre religion, elle reste attachée à l'animisme qui lui permet d'évoquer les esprits des morts pendant la nuit : « je suis obligée de me cacher pour invoquer Sangomar et les mânes de nos ancêtres » (p.296). Elle critique véhément les religions importées en Afrique (l'Islam et le christianisme). L'auteur, ici, veut faire comprendre à ses lecteurs que, il faut de la détermination et la fidélité à son vœu de mariage pour pouvoir traverser ce type de rituels et ensuite elle appelle aux africains à valoriser leur propre religion. Par sa détermination et persévérance, elle a pu traverser l'épreuve du rite du veuvage : quatre mois deux semaines de réclusion, de ne pas travers une foule, les accusations de sorcellerie, de folie par les habitants de son univers parce qu'elle parle à haut voix à Bouba. Coumba se révolte contre le concept du lévirat qui oblige la veuve à marier le frère ou l'hérité du défunt mari une semaine avant la cérémonie du dévoilement c'est-à-dire la cérémonie qui clôture la viduité. La

nature indépendante de Coumba se voit quand elle décide de s'installer à Dakar et commencer son propre commerce. L'auteur à travers l'image de son héroïne encourage les jeunes femmes à se révolter contre certaines pratiques qui sont contre leurs grés.

Wassiâm, la belle-mère de Coumba, représente l'image d'une femme sénégalaise imprégnée dans les doctrines religieuses, qui veille et protège jalousement ces pratiques. Cette belle-mère oblige Coumba à respecter les lois régissant le rite de veuvage. Elle disait tu ne pas parler à haute voix, tu ne dois pas parler au téléphone, sans oublier les frappes à la porte dès l'aube pour observer les prières journalières. Son souhait à tout prix de convaincre Coumba à épouser l'autre fils c'est-à-dire, l'aîné sous le lévirat : « Wassiâm défendait toujours le lévirat, elle y tenait mordicus » (p.285). Non seulement qu'elle défendait l'application du lévirat mais aussi la polygamie, parce que ce fils avait déjà deux femmes sous son toit. De sa personnalité, la romancière franco-sénégalaise a lucidement, créé une femme africaine à double appartenance à la religion musulmane et à la religion animisme : « Wassiâm ne trouvait rien d'anormal à réunir Allah et Nakwé, de supposés mangeurs d'âmes, dans la même phrase ! » (p.94). À travers ce personnage, l'écrivaine atteste que certaines belles-mères sont des traîtres à la lutte menée par les femmes contre certaines pratiques qui freinent leur épanouissement dans la société sénégalaise. Son fils aîné est également l'image des hommes attachés aux chaînes de tablier de leurs mères et qui ne peuvent pas prendre leurs propres décisions sans s'attendent toujours à leurs mères de décider. Wassiâm le force à succomber à l'application du lévirat : « il évitait de s'opposer à sa mère, peur de l'esclandre » (p.286). Il est le symbole des hommes polygames, puisqu'il avait déjà deux femmes et s'attendait à l'arrivée de Coumba pour en faire trois. Conformément au récit, Yaliâm, la mère de Coumba, devient le symbole d'une femme possessive tenant toujours la tradition animiste au cœur ; elle a tenté de

convaincre sa fille à épouser son cousin pour que ses enfants restent dans la famille. On voit en elle aussi l'image d'une mère attentive et toujours prête à aider sa fille.

Du nom métamorphosés, l'incarnation symbolique des africains qui rejettent la religion animisme pour embrasser l'islam et d'autres religions importées sont démasqués « ces animistes métamorphosés » (p.160) et croient qu'ils savent tout concernant la tradition de ces nouvelles religions mais en réalité ce n'est t'ai pas le cas : « Et il y a parmi eux des illettrés qui ne savent rien du livre hormis des prétentions et ils ne font que des conjectures » (p.164). Ils représentent la religion musulmane et porteurs des règles concernant le rite de veuvage, de ne pas met le chapelet autour de ton cou parce qu'elle est sacrée, la femme doit toujours couvrir sa tête, la veuve doit être ponctuelle à l'observation de la salat. C'est à eux que Wassiâm faisait appel lorsque Coumba a refusé d'accepter le lévirat, les « conseillers matrimoniaux auto-désignés ». Niordor est l'espace où se déroule le récit du roman, le rite de veuvage et l'auteure a consciemment choisi ce lieu pour fait cohabiter les deux religions.

Dans la deuxième partie, dédiée à l'étude du roman *Et le ciel a oublié de pleuvoir* de Beyrouk, j'élabore sur les conditions qui déshumanisent et oppressent les jeunes filles par le biais des thèmes comme le mariage précoce et forcé et l'esclavage en Mauritanie. À travers les personnages comme Lolla et Mbarka, Mbarek Ould Beyrouk nous dépeint l'image d'oppressions subies par les jeunes dans les familles religieuses de certaines sociétés patriarcales en Mauritanie qui pratiquent le mariage précoce et forcé et l'esclavage. Il est également évident que le lecteur ou la lectrice est censé s'identifier avec Lolla et Mbarka. Mon analyse cherche le message féministe que Mbarek voudrait véhiculer en rédigeant ce roman ; c'est-à-dire son choix de thèmes et tous les détails sur le mariage précoce et forcé et l'esclavage qui ont pour but d'orienter les lecteurs à la conclusion

que le mariage précoce et forcé et l'esclavage déshumanisent et humilient les jeunes filles et femmes.

*Et le ciel a oublié de pleuvoir*, est le premier livre de Mbarek Ould Beyrouk, publié par Éditions Dapper en 2006. Le roman s'appuie sur le lectorat diasporique et africain, allant de jeunes aux vieux lettrés. L'intrigue de ce roman est basée sur la société mauritanienne contemporaine, dans laquelle la religion côtoie le modernisme. La loi de 1981 concernant l'abolition de l'esclavage n'a été respectée par les gouvernements successifs jusqu'à aujourd'hui, et l'esclavage continue à occuper la mentalité de certains individus mauritaniens. Ce roman est une satire, très imagée, un récit tragique relaté par trois personnages l'un après l'autre à travers une écriture poétique et lyrique. Beyrouk construit un univers où la religion côtoie la modernité, en évoquant intelligemment les thèmes tels que, l'oppression de la femme, la corruption des institutions administratives, critiquant le peuple qui est trop imprégné dans la religion, l'exode rurale, la vengeance et l'esclavage résidant dans son monde imaginaire se dévoilent au fil des chapitres. L'auteur utilise Leguelb, un campement au fond du Sahara comme son décor pour raconter son histoire tragique. Cette histoire tragique est racontée à la première personne du point de vue des trois personnages principaux : Lolla, Bechir et Mahmoud. Ces personnages emploient (je) lorsqu'il raconte leur histoire, mais ce (je) souvent s'élargit au (nous) lorsque le personnage parlant fait référence à la tribu des Oulad Ayatt. En ce qui concerne le titre *Et le ciel a oublié de pleuvoir*, il est à lire à travers l'histoire tragique de Lolla, l'héroïne du roman. Marianne Meurnier dans son article "Passions sahariennes" publié par « jeune Afrique » en 2006, affirme que Beyrouk voulait initialement intituler son roman *Lolla*, par contre son éditeur a choisi *Et le ciel a oublié de pleuvoir* en lui soufflant que le titre précédent « était le titre d'un film pornographique en France et, plus

accessoirement, le nom, le nom d'une marque de vêtements ». Ces remarques révèlent que l'éditeur envisageait des lecteurs français pour cette publication.

L'auteur développe ses thèmes autour de Lolla, son personnage principal, une franchie (c'est-à-dire une esclave qui est moralement libérée des préjugés de la tribu et de ses traditions) qui représente la figure d'une jeune fille révoltée. Elle refuse le mariage imposé et les traditions de la religion qui l'oblige à se marier avec Bechir, le chef de la tribu, elle veut être libre et tracer sa propre voie. À travers le personnage de Lolla, Beyrouk lance son message d'émancipation de la femme et encourage les femmes à refuser le destin que la religion veut leur assigner. Il nous dépeint Bechir, comme un scélérat, chef de la tribu des Oulad Ayatt, très imprégné dans la tradition animiste qui refuse d'accepter la modernité, veut épouser Lolla à tout prix, obligeant celle-ci de fuir le campement la nuit de ses noces pour la ville et puis, plus tard dans le roman, l'assassine lors de son retour au campement dans l'intention de se remarier à Mahmoud. L'auteur, à travers Bechir démontre comment cette tribu s'attache à la religion et refuse d'embrasser la modernité. Symboliquement Bechir est la figure des prétendants des mariages précoces et forcées. Les actions perverses de Bechir sont très significatives dans l'intrigue. Dans ce roman poétique, Beyrouk introduit Mahmoud comme un ancien esclave qui fuit ses chaînes pour la ville, s'engage dans l'armée, gravit vite dans les rangs et devient un colonel puissant. Sa seule intention est de se venger et également venger sa mère en massacrant ses anciens maîtres. Le destin réunit celui-ci et Lolla lorsqu'elle est arrivée en ville. Mahmoud se fait assassiner dans sa quête d'arrêter, humilier, intimider et piétiner toute la tribu et leur pratique religieuse. À travers ce personnage, le romancier veut nous faire comprendre que le rang et la position sociale d'un individu ne peut pas lutter contre la religion et ses pratiques. Pour critiquer l'esclavage, le romancier ne tarde pas à créer le

personnage de Mbarka. Celle-ci devient la figure d'une esclave domestique, à qui son corps ne s'appartient pas mais aux maîtres, abusée sexuellement et physiquement. Beyrouk décide de clôturer son récit dans une note tragique pour prouver qu'il ne faut pas confronter les chefs religieux et la tribu mais on peut se révolter s'échappant pour une autre destination, la ville. La ville symbolise un espace échappatoire et de liberté pour les opprimés de la société.

Dans la troisième et dernière partie je fais une analyse du roman *Le tambour des larmes*, également de Beyrouk, en relevant la situation dans laquelle se trouvent les jeunes filles via le gavage, le mariage forcé et l'esclavage en Mauritanie. À partir de quelques personnages comme Rayhana qui subit le gavage et le mariage forcé et Marka dans l'esclavage, le romancier, Beyrouk, démontre les peines que traversent les jeunes filles et femmes au sein des familles religieuses en Mauritanie qui pratiquent le gavage, le mariage forcé et l'esclavage. Il est certain que les lecteurs sont censés s'identifier avec Rayhana et Marka. Mon travail cherche à analyser le message féministe que Mbarek Ould Beyrouk voudrait transmettre dans ce roman ; toutes les particularités sur le gavage, le mariage forcé et l'esclavage dans l'objectif de guider ses lecteurs à la synthèse que ces pratiques déshumanisent, humilient et détruisent l'avenir des jeunes filles.

*Le tambour des Larmes* est le troisième roman de Beyrouk, publié par Éditions Elyzard, 2006, en Tunisie. Dans ce roman, l'auteur fait le récit d'un passé lointain et d'un présent profondément plongé dans la religion. En critiquant véhément les mutations sociales de la Mauritanie actuelle, véhiculé par une poésie flamboyante dont son lyrisme tempère. Ces thèmes et plusieurs autres sont évoqués, tels que la superstition, l'oppression et la place de la femme dans une société influencée par les doctrines religieuses. C'est une œuvre dédiée à la féminité dans lequel la plupart des personnages sont des jeunes filles. Beyrouk leur accorde sa confiance d'être sa voie narrative en

l'alternant entre ces figures féminines tout en surimposant son opinion sur cet univers qu'il critique. Au fur à mesure que la lecture progresse la narration qui est à la première personne (je) s'élargit au (nous) lorsqu'il fait une référence collective. *Le tambour des larmes* comme titre de l'œuvre peut s'expliquer à travers le récit tragique du personnage principal, Rayhana. En réel sens, le tambour révèle la plupart des temps l'harmonie, gaieté et la danse, contrairement aux larmes qui évoquent la peine et la tristesse. Symboliquement, le tambour dans ce magnifique roman représente le pouvoir religieux animiste, autoritaire et patriarcat qui suscitent les émotions mitigées, la joie et peine.

Le message lancé par l'auteur tourne autour des personnages comme Rayhana, l'héroïne et la figure d'une jeune innocente et romantique qui se laisse docilement séduire et imprégnée par Yahaya, un jeune ingénieur venant de la ville pour travailler dans le village. Celui-ci devient le personnage symbolique à travers lequel le scandale s'introduit dans le monde [monde ?] religieux. Il est également symbole d'un ordre nouveau puis que c'est lui qui leur relate la vie urbaine et le modernisme. Memed son rival décide de protéger ses valeurs nomades en mettant ses compagnons en garde contre le modernisme. Il défend ses valeurs de cette manière : « C'est vrai qu'en ville, ils ne connaissent rien à l'honneur » (p.46). Quant à la mère de Rayhana, femme religieuse : « la ville, c'est le péché et le crime, à chaque instant » (p.58). Rayhana, après la naissance de Marvoud, son fils, sa mère (la mère de Rayhana) l'enlève ce bébé, donnant sa main en mariage à Memed pour sauvegarder l'honneur de la famille. Elle embrasse l'idée de révolte contre sa famille et sa tribu en général en leur blâmant de l'avoir infligé de peine et elle décide à son tour de se venger en lui volant son symbole d'honneur, le tambour. L'attitude de cette mère dépeint le portrait d'une femme africaine soumise à la religion et à l'honneur familial, parce qu'elle sacrifie Marvoud, le

fils de Rayhana dans le but de protéger l'honneur de sa famille. Elle est aussi symbole d'une femme autoritaire et possessive. Mbarka, son esclave est l'image d'une esclave domestique révoltée. Ce personnage prend conscience de sa condition et s'échappe des chaînes de sa maîtresse dans l'intention de se libérer. Cette figure esclavagiste se métamorphose à l'image de femme prostituée. Dès son arrivée à Atar la deuxième grande ville de cet univers, elle se livre à la prostitution pour pouvoir gagner son pain quotidien. À travers Mbarka, le romancier intelligemment explique à ses lecteurs la vie ces esclavages domestiques après leur fuite. Beyrouk fait une distinction entre la ville et le village à travers la vision négative que portent les maîtres sur les villes, Nouakchott et Atar, selon la mère de Rayhana : « tu devais avoir déjà atteint la ville où les grosses bourgades, “là où les esclaves retrouvent la liberté...et la misère” » (114). Le campement de la tribu des Oulad Mahmoud et le village des Imraguen représentent des espaces symboliques religieux où se déroulent ses pratiques : l'exercice du pouvoir social, mariage, divorce, les soirées de poésie et se trouve les habitats et la pratique de pêche.

## **CHAPITRE 1 : *LES VEILLEURS DE SANGOMAR***

## **FATOU DIOME**

Fatou Diome est née en 1968 au Sénégal, plus précisément, sur une petite île, Niodior. Elle a grandi chez sa grand-mère dans la région du delta du Saloum. Comme l'exigeait la tradition de cette île, les jeunes filles doivent s'occuper des tâches ménagères (préparer du repas, faire la lessive... etc). Contrairement, à cette mentalité primitive, Fatou Diome prend une ferme décision de fréquenter l'école et d'apprendre la langue française. Sa grand-mère, étant qu'une traditionaliste, était contre cette décision mais avait finalement acquiescé au désir de sa petite fille. Avant que la grand-mère n'accepte cette décision, Fatou allait à l'école en cachette jusqu'à ce que l'un de ses instituteurs a intervenu et a convaincu cette grand-mère de la laisser faire ses études. Passionnée par la langue française, elle s'intéresse à la littérature francophone comme son domaine préféré.

À l'âge de treize ans, la petite Diome quitte Niodior son village pour aller faire ses études dans les autres villes de son pays (le Sénégal) où elle finançait elle-même ses études avec de petits travaux. Au lycée de M'bour, Fatou travaillait comme une domestique dans une ville de la Gambie puisqu'elle était proche de la frontière Sénégal- Gambie, pour pourvoir s'en sortir de ses difficultés financières.

Après ses études lycéennes, elle s'oriente à l'Université de Dakar. Durant cette période, elle rêvait de devenir une professeure de la langue française. Elle n'avait jamais songé quitter sa patrie pour une autre destination. Mais à l'âge de vingt-deux ans, elle devient la fiancée d'un Français, les deux se marient et décident de déménager en France. Quand le couple arrive en France, la famille de son mari s'oppose à leur mariage, et le couple divorce deux ans après.

Après ce divorce, Fatou Diome se retrouve dans une précarité financière et dans une solitude sur ce sol étranger. Afin de payer ses frais de scolarités de Diplômes d'études Approfondies, elle fait des ménages en même temps qu'elle exerce sa fonction de « chargée de cours » dans son DEA ; mais ces emplois lui apportent peu de ressources.

En 1994, Fatou Diome vivait en Alsace où elle poursuivait ses études universitaires à l'Université de Strasbourg. Elle finit ses études universitaires avec un doctorat en lettres modernes de cette institution. Son sujet de thèse était sur les œuvres de Sembène Ousmane.

Avec une bonne connaissance de la littérature francophone africaine, Fatou Diome se consacre à l'écriture.

En 2001, elle écrit « La Préférence nationale », un recueil de nouvelles. Son premier roman, « Le Ventre de l'Atlantique », est apparu en 2003. En 2006, Fatou fait la publication de son deuxième roman, « Kétala ».

Elle choisit la France et le Sénégal comme cadre de ses ouvrages de fiction. Le style de Fatou Diome tourne autour de l'art traditionnel africain qui est toujours présent dans le continent africain contemporain. Elle se focalise le plus souvent sur son intégration dans la société française, la religion et la tradition africaine<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> <https://www.fnac.com/Fatou-Diome/ia409838/bio>

## **RÉSUMÉ : *LES VEILLEURS DE SANGOMAR***

Le jeudi 26 septembre, 2002, le joola surchargé d'à peu près deux milles personnes fait naufrage entre Dakar et la Casamance, dans une région du sud du Sénégal. La jeune femme, Coumba, perd son mari, Bouba. La religion musulmane et la tradition animiste sérère exigent que Coumba entame un long veuvage de quatre mois et dix jours en réclusion chez sa belle-mère à Niodior. Le dernier jour de ce veuvage doit être clôturé avec une cérémonie du dévoilement. Inconsolable, ses pensées remplies de questions et son cœur submergé de nostalgie, la nuit, elle invoque les veilleurs de Sangomar : des djinns et des esprits des morts de l'île voisine, y compris ceux qui avaient perdu leurs vies dans le joola. Dans la discrétion de son veuvage, la veuve Coumba, était interdite de parler. De fait, elle utilisait l'écriture pour se libérer. Elle se trouvait dans une prison et un enfer : ce qu'il faut et ne faut pas faire en tant que veuve.

Lorsque ce veuvage tirait à sa fin, plusieurs prétendants se sont présentés. Mais sa mère, Yaliâm, préférait pour Coumba l'un de ses cousins proches après sa cérémonie de dévoilement. Cette idée de Yaliâm était en opposition avec celle de sa belle-mère et les métamorphosés qui voulaient l'application du lévirat selon la religion musulman et animiste. Poliment devant la délégation des métamorphosés et ses proches, Coumba expliquait son refus. Elle se retourne pour reprendre la boutique de Bouba au marché Sandaga à Dakar.

Dans cet ouvrage, Fatou Diome traite plusieurs thèmes, parmi lesquels, le veuvage, la religion et la tradition animiste et l'émancipation de la femme africaine. Elle invite les Africains à s'adhérer à leurs cultures au lieu de revendiquer des religiosités qu'ils connaissent peu.

## LE RITE DE VEUVAGE

Selon la religion musulmane et la religion animiste, la notion du rite de veuvage peut s'expliquer par la condition selon laquelle, on doit assainir la femme ou le mari de l'esprit de son défunt conjoint, qui obsède son corps, dans le but de délivrer l'âme du défunt en sauvant le survivant et pour voir faire apparaître une éventuelle grossesse assignable au défunt. Pour certains musulmans, cette pratique a pour but de sauver l'âme du défunt de l'enfer et lui accorder le paradis. Mawa Faye, un auteur sénégalais, souligne ceci dans son roman de cette manière à travers tante Nabou : « vous n'aurez plus qu'une seule préoccupation réussir votre veuvage en priant toujours et à tout moment jusqu'au terme de votre délai de viduité et toujours pour que le tout puissant accorde à votre défunt époux son haut paradis » (Mawa Faye, *La veuve de Dalifort*, p.68). On constate, ici, que le veuvage est non seulement un moment de purification, et de détermination d'une grossesse mais c'est aussi réservé pour une sorte de prière pour le départ défunt qui doit être strictement observé par sa femme ou ses femmes pour lui offrir le paradis.

Claude Rivière veut faire comprendre à ses lecteurs que, parce que certaines sociétés africaines ne valorisent pas l'état de célibat, le nombre de veuves se multiplie à cause de la polygamie qui existe au sein de certains foyers traditionnels et musulmans. Il met ceci en évidence dans l'article "Deuil et Veuvage chez les Evé du Togo", où il exprime que, « par l'effet de la polygamie et des mariages successifs dans un peuple où l'état de célibat est socialement dévalorisé, le nombre des veuves se trouve multiplié » (p.462). Dans presque toutes les sociétés africaines, ces pratiques exigent, avant tout, la réclusion de la femme, un vêtement unique, et des fois, l'obligation de se raser la tête, ou de se marier au successeur du mari selon le concept de lévirat.

Le veuvage dans certaines sociétés africaines traumatise les femmes plus que les hommes. Par exemple, au Ghana dans la région d'Upper West, le dépouillement des veuves est une pratique courante. Dans certains cas, les veuves sont amenées au bain par deux vieilles femmes dans un dépotoir avec deux seaux d'eaux : l'eau chaude et l'eau froide. Arrivée au dépotoir, celle qui a le seau d'eau chaude en main la verse sur le corps de la veuve, suivi par la deuxième avec l'eau froide. À la fin de ce bain le corps de celle-ci se brûle. Le fait d'être brûlée démontre que la veuve est coupable de la mort de son mari. Certaines d'entre elles ont la tête rasée et une corde autour du cou. On les oblige à passer des nuits dehors sur une natte, en ne portant que des feuilles mortuaires. Si jamais une fourmi les mord, cela signifie qu'elle était infidèle envers son mari (The NN Refuge Agency, 2002). The Loomba Foundation's world report souligne que certaines veuves sont obligées de boire l'eau avec laquelle le cadavre du défunt mari a été lavé et d'avoir des rapports sexuels avec un beau-frère ou avec un autre homme dans l'intention de chasser les mauvais esprits. Il affirme que cette pratique a été largement documentée en Afrique subsaharienne. Certaines sociétés traditionnelles ont tendances à croire que lorsqu'un homme meurt, c'est parce que sa femme est une femme malchanceuse dont la malchance a causé la mort de son mari (Fiasorgbor Doris, 2018). Le sort de ces femmes n'est pas différent de celui qui fait thème dans le roman, *Les Veilleurs de Sangomar*, de l'auteure sénégalaise, Fatou Diome, parce que la tradition et la religion coexistent et les sociétés de la sous-région ont à peu près les mêmes coutumes. Seulement, les lignes artificielles appelées frontières les séparent.

Quand, le jeudi 26 septembre 2002, le joola qui transportait de milliers de personnes fait naufrage entre Dakar et Ziguinchor, seules soixante-six personnes ont été rescapés. Le mari de Coumba ne faisait pas de la liste des survivants. La vie de Coumba s'écroule et inconsolable elle pleure sans

cesse. Elle risquait même de perdre la tête. Après les funérailles, Coumba doit faire face à un long veuvage de quatre mois et dix jours à Niodior chez sa belle-mère comme l'exige la religion musulmane.

L'auteure fait comprendre aux lecteurs et lectrices que cette pratique religieuse oblige la veuve musulmane à porter un seul vêtement tout le long de son veuvage. Celui-ci était le cas pour Coumba, la veuve musulmane et le personnage principal de l'œuvre, où sa belle-mère et la religion la recommande à ne porter qu'un boubou blanc pendant la période de viduité (c'est-à-dire veuvage). Elle n'a plus le droit ou le choix de porter d'autres vêtements. Toutes sortes de beaux habillements sont bannis, elle est de même défendue de s'orner avec les bijoux et tout ce qui pouvait la rendre belle. L'auteure le met en évidence de cette manière : « veuve musulmane, Coumba devait porter d'amples boubous blancs, elle les portait. Bismillah ! Au revoir jeans et jupes ! Oubliés, les belles robes et les affriolants décolletés ! » (p.33). Dans cette citation, on voit que la veuve est restreinte dans son apparence physique. Elle doit de plus s'adapter à cette condition tout le long de sa viduité.

De plus, *Les veilleurs de Sangomar*, exprime que non seulement la veuve musulmane doit être vêtue en boubou blanc mais également doit observer les cinq prières journalières de l'Islam. Coumba doit obligatoirement prier cinq fois par jours, de l'aube au coucher du soleil, car si elle abandonne ou omet ces prières, elle sera dans l'enfer et l'on n'attend pas à Dieu pour l'exécution de ce décret car la belle-famille, la société et chefs religieux s'en chargeront. Il la forcera et la traumatisera à les observer, comme l'auteure de cette œuvre met en évidence de cette façon : « Négliger les dévotions vaudrait donc l'enfer, pas au défunt, mais à Coumba, et ce, sans attendre le décret divin, puisque les humains s'en chargeraient » (p.34). De cette citation, nous pouvons

discerner que, la veuve pour éviter d'être mal vue ou d'être torturée par sa belle-famille, la société et les chefs, ne doit jamais ignorer les prières. Cela était l'une des règles musulmanes que toute veuve doit obéir.

La veuve musulmane n'est permise ou censée élever la voix lors de son veuvage pendant la nuit, même si, celle-ci a des besoins pressants. La belle-mère de Coumba ne tardait pas à tirer l'attention de sa belle-fille sur cette règle qui existe au sein des foyers religieux concernant le veuvage, qui prohibe la veuve à élever la voix au cours de la nuit, dans le but d'éviter que le fantôme de son mari n'emporte son âme ou celle des personnes dont elle mention les noms pendant la nuit. L'œuvre souligne cette mentalité et la voix de la belle-mère de Coumba, Wassiâm, de cette manière : « Arrête d'appeler de la sorte, une veuve doit pas élever la voix surtout la nuit : le fantôme de ton mari pourrait emporter ton âme ou celle des gens dont tu clames le nom » (p.31) et aussi : « veuve musulmane, Coumba devait parler à voix basse, elle ne s'exprimait quasiment plus » (p.34). Ici, nous remarquons que la veuve ne pourrait pas appeler quelqu'un en cas d'urgence ou de besoin pressant. Elle doit obéir à cet ordre pendant tous les quatre mois et demi du veuvage. Il faut aussi noter que Coumba a une enfante, Fadikiine, qui aurait besoin d'entendre la voix de sa mère pendant la nuit. Comment serait-elle possible pour cette mère de chanter des comptines pour endormir le bébé ou faire taire une telle enfante quand elle pleure au cours de la nuit ? Dans le cas de Coumba non seulement elle sera affectée par cette règle mais également l'enfante qui ne peut entendre la voix de mère parce qu'un certain fantôme l'emportera si sa mère continue de clamer son nom au cours de la nuit. Cette pratique et règle opprime les femmes et rend leur condition pitoyable.

Selon, cette œuvre littéraire, *Les Veilleurs de Sangomar*, le veuvage religieux exige la réclusion de la veuve dans certaines sociétés où la femme reste enfermée toute la journée dans une chambre pendant sa viduité. Ceci est démontré par Fatou Diome lorsque Coumba devait rester recluse chez sa belle-mère, Wassiâm, dans une chambre pendant quelques mois, enfermée dans sa tristesse. La romancière, Fatou Diome, fait noter ceci de cette manière : « Elle devait vivre recluse, pendant quatre longs mois et dix jours, elle ne souhaitait que l'enfermement dans sa tristesse » (p.34). Ici, nous discernons que cette réclusion la rend prisonnière car elle n'est pas libre d'aller où elle veut, elle doit vivre selon les paramètres de sa maison. Imaginons, Coumba enfermée dans une maison échaudée par l'ardent soleil du Sénégal en grand boubou sans ventilateur. La chaleur de la chambre sera insupportable pour elle, par surcroît, elle doit la supporter à cause de ses croyances religieuses et l'opinion de la société. D'ailleurs, la femme qui est recluse a le droit d'aller aux toilettes seulement qu'à l'aube ou à dix-huit heures pour éviter sa rencontre avec les gens sur le chemin des toilettes parce que les chambres à toilettes sont très rares dans les villages Sénégalais. Pour ce fait les villageois se soulagent en dehors de leurs maisons dans les toilettes publiques. Entre ses deux limitations si jamais elle éprouve certains besoins physiologiques, la veuve sera obligée de se servir d'une vase de nuit. Nous pouvons facilement deviner la condition ou l'atmosphère de la chambre si elle vit avec son enfante comme Coumba et sa petite fille, Fadikiine. La veuve risque d'exposer l'innocente fille à des conditions graves à sa santé. On peut voir ce même thème de veuvage dans l'œuvre de l'écrivaine, Mariama Bâ, *Une Si longue lettre* (1979), où elle montre comment son personnage principal, Ramatoulaye est restée plus de quarante jours en deuil. Ramatoulaye affirme : « j'ai célébré hier, comme il se doit, le quarantième jour de la mort de Modou » (p.84).

De cet extrait, on voit que la religion exige une réclusion de quarante jours pour la veuve en deuil, qui a été critiqué par ces écrivaines.

Fatou Diome veut nous fait comprendre à travers son roman que, être veuve dans certaines sociétés sénégalaises, c'est être à la risée de la société, être victime des commérages, des moqueries et des mensonges. Elles passent des folles à des malchanceuses, finalement, aux sorcières. Le sort de Coumba dans le roman est un exemple parfait qui illustre cette opinion publique sur les veuves lors de leurs viduités. Celle de Coumba est rapportée de cette manière par la voix de la romancière : « Hélas, oui ! J'ai même pensé qu'elle était victime de sorcellerie, mais une voisine qui a étudié en ville dit qu'elle est Psy...euh...Psy comment d'ailleurs ? » (p.41). De cette citation, nous voyons que Coumba est appelée sorcière et folle, tout simplement parce qu'elle a perdu son mari, mais la société n'a jamais référé à un veuf comme sorcier ou fou parce qu'ils les valorisent. On voit comment la religion et la tradition ont conditionné la mentalité des femmes et la société à haïr les femmes surtout les veuves qui devaient recevoir la pitié des gens. Elles sont victimes d'injustices dans ces sociétés patriarcales. Plusieurs veuves se suicident à cause de la moquerie et les injures qu'elles reçoivent de la belle famille, de leurs tribus et la société en général. Une seule pensée leur vient en tête : vaut mieux mourir que d'affronter les commérages et les injustes où les plongent le rite de veuvage. Selon, le reportage de l'Imigration and Refugee Board of Canada (Ghana, 2006), les suicides des veuves sont souvent considérées comme accident de la vie.

Ce rite de veuvage, selon ce roman, *Les Veilleurs de Sangomar*, réduit les veuves en momie dans la main de leurs belles-familles parce qu'elles sont chargées à exécuter les rituels concernant le rite. Les veuves musulmanes sont forcées à apprendre l'arabe et prier en arabe lors du rite, qu'elles soient dévotes ou pas, et d'obéir aux ordres de la belle-mère. Ceci se voit dans le roman, au moment

où Coumba était forcée à apprendre et prier en arabe pour son défunt mari pour qu'Allah l'accorde le paradis selon les croyances musulmanes. Fatou Diome insiste sur ceci en disant : « Coumba se laissa faire, subit les débuts de son veuvage telle une poupée désarticulée. 'Bismillah..., répète après moi ; allahouma..., répète après moi' ne cessait d'ordonner une dame » (p.89). Ici, nous remarquons que le personnage principal, Coumba, n'est pas une dévote musulmane, mais elle est censée apprendre une nouvelle langue pour pouvoir remplir ses devoirs rituels qui exigent sa religion et sa belle-famille.

En outre, ce sont les belles-familles qui décident du sort des veuves, et parfois c'est une opportunité pour elles de se venger des veuves qui auraient bénéficiées des revenus lorsque leurs maris décédés vivaient. Ce qui pousse notre romancière, Fatou Diome, à travers son roman à s'interroger sur la solidarité féminine. Elle souligne son interrogation sur ce concept de cette façon : « On ne cesse de parler de la solidarité féminine ; comme se fait-il qu'il existe plus de belles-mères insupportables que adorables ? » (p.121). De cette citation, on constate que Fatou Diome anticipe une sorte de solidarité entre les femmes parce qu'elles souffrent le même sort. Et à sa surprise ce sont les femmes mêmes qui se haïssent et qui s'infligent les peines. On trouve que les femmes deviennent leurs propres ennemis. Fatou Diome essaye de dépeindre la mentalité actuelle des jeunes filles et femmes face au mariage dans la société sénégalaise en cas d'un éventuel décès du mari, là où, elles deviennent veuves. Selon *Les Veilleurs de Sangomar*, son œuvre de fiction, la plupart des femmes sénégalaises favorisent les maris orphelins que ceux qui ont leurs parents vivants dans l'intention d'éviter la haine qui existe entre la belle-famille et la femme de leurs fils avant et après le rite de veuvage. De sa propre voix, l'auteur met en évidence ceci : « Les belles-mères savent-elles qu'en grande majorité les femmes, bien qu'elles ne l'avouent jamais, préfèrent

épouser un orphelin ? Cela réduit les problèmes conjugaux de moitié, au minimum » (p.121). Ici, on peut discerner que certaines belles-mères capitalisent sur le rite de veuvage en tant que pratique religieuse pour opprimer et humilier leurs concitoyennes au nom du rite. Ceci rend leurs combats contre la société patriarcale religieuse très difficile. Et de plus, cela nous rappelle de cette fameuse citation biblique qui dit : 'Tout royaume divisé contre lui-même est désolé ; et chaque ville ou maison divisée contre -elle- même ne résistera pas'. Les femmes sénégalaises ne peuvent vaincre cette société qui les oppresse que si elles sont solidaires.

*Les Veilleurs de Sangomar*, dépeint la souffrance que certaines veuves musulmanes doivent endurer lors de leurs viduités. Le roman affirme que la veuve doit s'asseoir sur une natte durant toute la journée pour assister aux défilés des visiteurs. Quelques-uns viennent pour des soutiens compatissants et d'autres pour donner des ordres innombrables à des conduites de veuvage. Ce qui rendent le veuvage pitoyable, abusif et surtout renvoie la femme au rang de rien. Le sort de Coumba n'était pas différent de la description ci-dessus. Voici comment l'écrivaine, Fatou Diome, met en œuvre le calvaire de Coumba : « Tu sais, Coumba, une femme pieuse ne doit pas rester tête nue, surtout dans ta situation [...] prête attention à la décence de ta tenue [...] Tel marabout a dit que, pour le repos de l'âme d'un défunt, il est recommandé à la veuve de...Coumba, ne fais plus ceci ni cela » (p.162). Coumba dans cette citation, avait son horizon obstrué par ces tas d'interdictions et de recommandations innombrables. Cette attitude de certains dévots musulmans dans les sociétés patriarcales influencées par la religion, fatigue les veuves. Elle peut même les entraîner dans des troubles psychologiques. Faisons un portrait de Coumba. Elle est déjà en grand boubou blanc, assise sur une natte pendant des heures dans une chambre échaudée par le soleil et maintenant on la demande de se couvrir avec un hijab. La règle du veuvage l'autorise à se lever

seulement lors du salat (prière). La religion l'oblige non seulement d'observer le Salat mais elle doit être ponctuelle, comme le disait l'un des visiteurs : « En effet, il ne suffit pas de prier, la ponctualité fait partie des qualités exigées » (p.163). De cette citation, nous voyons qu'être une veuve dans certaines sociétés n'est pas facile.

Ce roman présente à ses lecteurs une image désagréable que certaines communautés dominées par les dogmes religieux donnent à la veuve qui se retrouve parmi elles. Certains musulmans les considèrent comme des personnes impures, qui n'ont pas le droit de toucher certains objets de culte n'importe comment, parce que ces objets sont considérés sacrés. Dans le roman, Coumba, la veuve musulmane est avertie de ne pas mettre son chapelet autour de son cou car le chapelet est sacré. Fatou Diome raconte cet incident d'une façon pitoyable : « Coumba, ne porte plus ton chapelet autour du cou, ce n'est pas un collier, un ornement, c'est un objet sacré » (p.163). Ici, on constate que le chapelet est plus valorisé que la veuve. Le chapelet est considéré sacré et la veuve impure. Ceci rend la condition des veuves humiliante et dégradante. Cette mentalité pousse le lecteur à se poser certaines questions rhétoriques en lisant l'œuvre. Si la veuve n'est pas un être humain ou le fait d'être veuve la rend une chose impure, est-ce que c'est une faute à elle d'avoir perdu son mari ? Certaines personnes religieuses mettent des jougs sur la veuve qui l'humilient et la fatiguent.

Certaines veuves subissent beaucoup d'intimidations sous l'autorité de leurs propres belles-mères qui les traumatisent parfois. De fausses accusations, à la fraude à la vie privée, des injures, des manques de respects et des injustices. Vraiment être veuve veut dire traverser les peines et être chosifier. L'on se demande quand est-ce que le féminisme jouera son rôle en tant que tel ? N'est-ce pas les femmes elles-mêmes qui autorisent les hommes à capitaliser sur la haine qui réside en

elles pour leurs imposer les jougs d'injustices ? Dans cet ouvrage, *Les Veilleurs de Sangomar*, Coumba se trouve dans une prison qui ne lui offre aucune opportunité de trouver une espace de liberté chez sa belle-mère, Wassiâme. Elle est victime de fausses accusations, des abus verbaux, sa vie privée refusée ou envahie, réduite en momie ou poupée, manque de respect, en grosso être chosifier et bêtifier au nom d'honorer la mémoire de son défunt mari. Wassiâme accuse Coumba d'être infidèle à son fils car celle-ci reçoit des appels venant des amants déjà, ce qui est contre les règles du rite de veuvage. La romancière prélude ce scénario à travers Wassiâm et elle affirme ceci : « Qui est -ce ? celui que tu veux déjà serrer dans tes bras, qui est-ce ? Ah, ces maudits téléphones portables ! Les femmes d'aujourd'hui sont intenables, elles peuvent jouer les saints, tout en mijotant les pires trahisons ! Mais tu porteras d'abord le deuil de mon fils » (p.203). En réalité, Coumba recevait les appels des gens qui l'appelaient pour lui présenter leurs condoléances, mais sa belle-mère analphabète décide de l'interpréter autrement. Souvent, elle entre dans la chambre de la veuve sans même lui adresser un petit bonjour. Des fois, des injures à travers ses langages corporels qui humilient sa belle-fille, les battements des coups forts sur sa porte à l'aube qui souvent réveille la petite Fadikiine qui dormait. Fatou Diome dit : « À l'évidence, l'esprit frappeur devant sa porte n'avait cure du sommeil de la petite. Il éructait, tambourinait, chaque coup plus fracassant que le précédent » (p.199). De cet extrait, nous voyons que l'attitude de Wassiâm affectait non seulement le sommeil de Coumba mais également celle de sa petite-fille, Fadikiine.

Dans la religion musulmane, comme chez les traditionalistes, les veuves sont forcées à se marier avec soit l'hérité du défunt, soit un membre venant de sa belle-famille. Ils prennent des décisions sans même penser à l'avis de la femme concernée, car elle n'est pas considérée importante, sans aussi considérer si celui-ci peut prendre soin d'elle financièrement ou sans tenir compte de son état

matrimonial, son niveau d'éducation par rapport à celle de la femme, son statut moral, qu'il abuse les femmes ou pas et aussi son état de santé. Seulement ils appliquent les règles religieuses soit les lois traditionnelles. Coumba, le personnage principal de ce roman, *Les Veilleurs de Sangomar*, se trouve dans une situation pareille à celle de ses prédécesseurs. Sa belle-mère, Wassiâm en collaboration avec les métamorphosés décident de la piéger en se basant sur le concept du lévirat comme le propose la religion musulmane. Leur plan est de la marier au frère aîné de son défunt mari qui a déjà deux femmes. La religion musulmane permet au fidèle de prendre jusqu'à quatre femmes. Ici on trouve que les hommes et certaines catégories de femmes utilisent la religion et la tradition comme moyen pour pouvoir bien maîtriser, déshumaniser, chosifier et même animaliser les femmes plus précisément les veuves dans certaines sociétés de l'Afrique sub-saharienne ou occidentale, voyons ce que souligne notre auteure, Fatou Diome, elle confirme que : « D'ailleurs, elle avait déjà commencé à distiller savamment son avis, quant à l'avenir de la jeune femme. Son fils aîné habitait au village, avec ses deux épouses. Sachant que la tradition musulmane autorise jusqu'à quatre conjointes, les choses s'annonçaient très simples pour Wassiâm : auprès le veuvage, la famille appliquerait le lévirat et la jeune deviendrait la troisième épouse » (p.206). On trouve ici que la belle-mère de Coumba tendait son piège sans même informer Coumba, car elle, sa belle-fille n'a pas de choix seulement qu'à acquiescer à ses diktats. Le veuvage devient une institution d'oppression au sein de certaines familles religieuses où la veuve devient la proie de cette institution.

Fatou Diome veut faire comprendre à ses lecteurs que, ce concept de lévirat mis en place par les deux religions n'est pas seulement une question d'hommes contre les femmes, mais aussi de belles-mères et belles-sœurs unies dans leur amertume qu'une méchante femme les a privées d'un fils et

d'un frère, et d'autres également s'opposent en se basant sur la condition financière de leurs frères. Cette réaction résulte souvent du refus du lévirat par la veuve ou du remariage avec l'un des parents du mari. Coumba dans cette œuvre de fiction, a également affronté ce type de calvaire dans son rite de veuvage, lors que ce rituel tirait à sa fin. On trouve toute sa belle-famille réunie contre elle à propos du lévirat. L'auteure le rapporte de cette façon : « Elle cherchait, recrutait le plus d'alliés possible, afin de contraindre la jeune veuve à devenir la troisième épouse de son beau-frère, or les belles-sœurs de Coumba montraient, les dents, déjà amères comme des rivales. Certains reprochaient à ces dames leur attitude, mais elles avaient de solides arguments : vivant d'un modeste champ de céréales et d'une aléatoire pêche, leur mari n'était ni Crésus ni même son lointain cousin, leur double kyrielle de bambins n'avaient nul besoin d'autres frères et sœurs » (p.286). Dans cet extrait, on voit que les belles-sœurs opposaient le lévirat à cause du statut financier de leurs frères, contrairement, à la belle-mère qui voulait appliquer cette loi musulmane.

Dans le cas où les veuves refusent le remariage proposé par leurs belles-familles, certains chefs et hommes musulmans traitent ces veuves de têtues, récalcitrantes, insolentes ou elles doivent rester sans se remarier pendant des années par ce qu'elles seront rejetées par la société et la tribu (p.291-p.313). Parfois, si le lévirat se trouve dans un contexte religieux, la belle-famille fait appel à certains métamorphosés (conseillers) pour convaincre ces veuves d'y accepter. Les lecteurs remarquent ceci, lorsque le personnage principal du roman, Coumba, avait catégoriquement dit non au lévirat proposer par sa belle-femelle et les métamorphosés. La voix narrative du roman, met ceci évidence : « Conseillers matrimoniaux auto-désignés, les métamorphosés défilaient de demeure en demeure, métamorphosant la parole divine en assommoir pour briser la nuque aux récalcitrants » (p.287). Ici, on constate que ces métamorphosés utilisent les versets coraniques pour

manipuler et subjuguer Coumba au lévirat. Ils capitalisent sur leurs connaissances religieuses pour enchaîner les veuves à acquiescer au choix de la belle-famille qui est supposée être contre son choix.

Fatou Diome dépeint le lévirat comme une tactique utilisée par les traditionnalistes et certaines sociétés musulmanes pour éviter la responsabilité de soutenir les veuves même si celles-ci avaient des enfants du défunt mari. La belle famille de Coumba avait carrément refusé de la soutenir du fait qu'elle a refusé le lévirat en se disant qu'elle n'est pas un bien à hériter. Yaliâm la mère de Coumba le confirme de cette manière : « Maintenant, les choses sont claires, et comme tu n'épouseras pas son frère, tu ne peux pas rester à la charge de ta belle-famille, enfin, ton ex-belle-famille, donc...- Mais je ne compte pas rester à la charge de qui que ce soit, moi ! – Oui, je veux dire que tu ne peux pas rester vivre dans leur famille » (p.315). De cette conversation entre Yaliâm et Coumba, on se demande si la mère (Coumba) refuse de se remarier sous le lévirat et Fadikiine la fille du défunt n'a-t-elle pas le droit d'être soutenue par la famille de son père ? Voici ce que la religion et la tradition font de la veuve dans certaines sociétés sénégalaises, elles l'oppressent, détruisent leurs avenir et ceux de leurs enfants, les placent dans le rang de pauvreté. Tout cela se passe à peu près une semaine avant la cérémonie du dévoilement ou le lendemain de cette cérémonie qui signifie la fin du veuvage.

Fatou Diome fait une critique acerbe contre les belles-mères qui favorisent la polygamie aux dépens de la monogamie dans la société sénégalaise, parce qu'elles haïssent voir leur fils être avec une seule femme. Dans son œuvre littéraire, *Les Veilleurs de Sangomar*, notre romancière critique l'attitude de Wassiâm la belle-mère de Coumba, qui décide de profiter de la pauvre veuve en tentant de la remarier à son fils aîné qui avait déjà deux femmes. Voici comment Fatou Diome

souligne cette pensée à travers Wassiâm : « Féminisme ou pas, la polygamie perdure parce les mères possessives préfèrent voir leur fils en chef de harem, intraitable chef de meute, plutôt qu'heureux, avec une seule princesse régnant dans son cœur, loin des griffes de Maman » (p.286). Dans cet extrait, nous pouvons voir Fatou Diome exprimer sa déception envers certaines femmes, car elles sont les orchestratrices de leurs propres souffrances au lieu des hommes. Elles aident les hommes à réduire les veuves en esclavage.

*Les Veilleurs de Sangomar* n'hésite pas même de critiquer les mères des veuves. Des fois, leurs propres mères tentent de les remarier contre leur gré, dès la cérémonie du dévoilement, c'est-à-dire une cérémonie qui met fin au rite de veuvage, à des parents proches comme des cousins. Ceci était le plan de la mère de Coumba, Yaliâm, mais elle avait échoué à convaincre sa fille révoltée. Voici comment la voix narrative du roman l'interprète : « Yaliâm finit par admettre l'échec de la demande de son neveu » (p.313). Dans cet extrait, nous constatons que la veuve devient une poupée ou une chose dont tout le monde même sa mère qui devait la soutenir veut en profiter de leur sort pour accomplir leurs désirs personnels. Le rite de veuvage ou la viduité rend les veuves vulnérables. Elles restent à la merci de la société et la tribu qui essayent de les contrôler comme des bêtes.

### **Conclusion :**

Fatou Diome à travers ce thème de veuvage, nous dépeint une image de certains abus et tortures que les veuves doivent endurer lors de leurs viduités et des effets que ces tortures et abus ou oppressions ont sur ces veuves et les enfants (famille nucléaire). Fatou Diome n'est pas contre la religion, mais elle est contre les oppressions qui existent dans le veuvage, une institution qui est

au sein de la religion. Elle montre aussi que certaines personnes capitalisent sur la religion pour déshumaniser et avilir les veuves.

## **CHAPITRE 2 : *ET LE CIEL A OUBLIÉ DE PLEUVOIR***

## **MBAREK OULD BEYROUK**

Mbarek Ould Beyrouk est né le 10 juillet 1957 à Atar en Mauritanie. Son père était un enseignant dans une école coloniale, pour ce fait, il a grandi à aimer la littérature classique française, et surtout les œuvres de Balzac, Victor Hugo, Voltaire, Stendhal, et Musset, puisqu'il les avait à sa disposition. Le jeune Beyrouk des fois apportait ses livres et romans aux vendeurs des livres en les troquant contre des livres classiques des auteurs comme Stendhal, Balzac et Hugo.

Il a commencé ses études à Atar, sa ville natale, avant d'aller à la capitale de son pays, Nouakchott, pour faire le droit. Durant cette époque, Ould se flirtait avec une forme de formation d'extrême-gauche. En ce moment ce type d'engagement politique ne le survivait pas l'entrée dans la vie active, c'est-à-dire le journalisme à dans le domaine de la radio et télévision nationale de la Mauritanie dès le début de 1985. Comme responsabilité, le journaliste écrivait des nouvelles ou donnait des informations pour le quotidien *Chaab* (actuellement connu du nom *Horizons*), et ses textes ont eu plusieurs succès. En 1988, Beyrouk a créé le premier journal indépendant de la Mauritanie ; nommé *Mauritanie Demain*. Malgré les embêtements administratifs, ce journal devient le grand point de référence pour les intellectuels de la Mauritanie et la plupart des partisans démocratiques, avant qu'il ne cesse d'apparaître définitivement en 1994.

En 1995, Mbarek Ould Beyrouk voyage en France et entre en collaboration avec une hebdomadaire parisien appelée *Jeune Afrique*. Rapatrié de la France, le journaliste Mauritanien se retourne dans son contré en 1996, Il décide de relancer à nouveau *Mauritanie Demain* et ensuite crée un autre journal du nom *L'Indépendance*. Il devient membre de l'Agence Mauritanienne d'Information en 2001.

Le journaliste Beyrouk Ould Mbarek décide de se donner à l'écriture mais dans une direction différente. En 2006, il publie son premier roman *Et le Ciel a oublié de pleuvoir*, quatre ans après suivi d'un recueil *Nouvelles du désert* en 2010. *Le Griot de l'émir*, son troisième ouvrage est apparu en 2013. Dans ce roman, il raconte l'histoire d'un Griot qui cherchait à rétablir l'honneur de sa tribu. En 2015, Beyrouk a reçu deux prix pour son livre *Le Tambour des larmes* : le Prix Kourouma et en même temps le Prix du Roman Métis des Lycéens. Dans ce roman, Beyrouk raconte l'histoire d'une jeune fille nommée Rayhana qui se révolte contre la tradition et la religion de sa tribu. Ensuite elle rentre en contact avec une esclave et un homosexuel en ville lors de sa fuite.

Son dernier roman, *Je suis seul* a été publié en 2018. Dans cet ouvrage, il parle de l'invasion d'une ville par les djihadistes. Ce roman a reçu le prix Ahmed Baba de la littérature africaine en 201 et a été aussi présélectionné pour le prix des Afriques. Actuellement, Beyrouk Ould Mbarek est membre de « l'instance de régulation des Mauritaniens »<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> <https://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article1406>.

## RÉSUMÉ DU ROMAN

*Et le ciel a oublié de pleuvoir*, écrit par Mbarek Ould Beyrouk en 2016, est un roman considéré comme satire de la société Mauritanienne contemporaine où se rencontrent la tradition ancestrale, la religion et le modernisme. Dans cet ouvrage, Beyrouk raconte l'histoire d'une jeune fille nommée Lolla, une affranchie, c'est-à-dire une personne ou tribu qui est moralement libérée des préjugés des coutumes ou des traditions, qui devait se marier contre son gré au chef des Oulad des Ayatt, Bechir, dans un campement situé à l'intérieur du désert (Leguelb). Lolla s'oppose à ce mariage précoce forcé et à la tradition séculaire. Elle décide d'être libre et fuir son campement le jour de sa noce. Arrivé en ville, Lolla décide de se marier avec Mahmoud. Celui-ci, un ancien esclave devenu militaire puissant, décide de venger sa mère en exterminant ses anciens maîtres et presque toute la population de leurs campements.

Le motif derrière le mariage de Lolla était de se venger contre la religion et la tradition qui étaient pour elle des simples mythes inscrits et des doctrines inventés pour opprimer les femmes et honorer les hommes. L'ambition de Lolla ne se réalise pas, parce que son seul espoir, Mahmoud, est assassiné par les hommes venant de Leguelb. Lolla est finalement égorgée par Bechir et son entourage pour l'avoir humilié et piétiné leurs traditions et leurs religions. Ensuite la tribu s'est enfuie à cause de la vengeance de l'état.

A travers cet ouvrage poétique et lyrique et ses trois personnages, Mahmoud, Lolla et Bechir, Beyrouk relève des thèmes très pertinents dans la société Mauritanienne. Des thèmes tels que le mariage forcé précoce, l'esclave, la vengeance, la révolte, et le viol. Ainsi il met en évidence la condition des femmes qui se trouvent dans les tribus très attachées à la tradition.

## **MARIAGE PRÉCOCE ET FORCÉ DANS *ET LE CIEL A OUBLIÉ DE PLEUVOIR***

Le mariage forcé consiste à épouser ou à faire épouser quelqu'un contre son gré. Il est souvent orchestré par les familles sans tenir compte des décisions des enfants en question. Les jeunes filles qui refusent et s'en échappent sont souvent séparées définitivement de leur famille. Parfois, le mariage précoce se définit comme le mariage d'une fille moins de l'âge légal de mariage du pays. Dans le cadre où la mineure en-dessous de l'âge légal n'a pas la possibilité de consentir honnêtement à son mariage, ce type de mariage est également considéré comme mariage forcé. Selon les données de l'enquête de Walk Free Foundation (2015), 23.000 filles sont victimes de mariage forcé en Mauritanie. De plus, Le Fonds des Nations Unies pour la Population (FNUP, 2015) estime qu'environ 35% de tous les mariages dans le pays sont forcés ou précoces.

Presque toutes les recherches examinées par The Campaign to End Child Marriage in Africa identifient la religion et la tradition comme un facteur déterminant de la persistance du mariage des enfants : « Nearly all research reviewed for this report identifies religion and cultural tradition as a determining factor in the persistence of child marriage » (p.8). Selon la même source, la religion et la tradition sont les racines de l'existence du mariage précoce et forcé en Mauritanie et dans certains pays sub-sahariens. Certains auteurs critiquent ce problème au sein de leur propres sociétés, comme Seydou Badian Kouyaté qui examine cet aspect de la société malienne dans son œuvre *Sous l'Orage* (1957), et la Sénégalaise Aminata Maiga-Ka qui aborde ce même sujet dans son roman *En votre nom et au mien*(1989), sans oublier *Chaque Chose à son temps* (2001), dans lequel la société nigériane n'a pas été épargnée par Lynn Mbuko. Dans tous ces romans, la religion

musulmane et l'animisme ont été lus comme des forces majeures derrière ce sujet de mariage précoce et forcé.

Dans ce chapitre, nous allons examiner la façon dont le mariage précoce et forcé est traité dans les romans de Mbarek Ould Beyrouk. Comme les auteurs mentionnés ci-dessus, Beyrouk est conscient de la nature alarmante de ce phénomène culturel dans son pays, et il s'ensuit que le mariage précoce et forcé est l'une des pratiques religieuses acerbement critiquées par Beyrouk dans son roman *Et le Ciel a oublié de pleuvoir* (2006). Il choisit comme décor pour son œuvre Leguelb, un campement désertique où l'on découvre l'amalgame de la religion musulmane et la culture traditionnelle, y compris l'animisme dans une même société. L'auteur dépeint la société mauritanienne à travers Leguelb et la tribu des Oulad Ayatt, en se focalisant sur l'institution du mariage.

Beyrouk fait noter aux lecteurs dans son roman *Et le Ciel a oublié de pleuvoir* que la religion musulmane relève à la fois de la légitimité et du devoir du père de donner sa fille en mariage. C'est un droit qui provient du sens que l'enfant est sous sa tutelle et qu'il est le chef de famille. Ceci est démontré par la décision prise par Salem, le père de la petite Lolla, en décidant de donner sa fille unique en mariage sans tenir compte de son avis. Le père, croyant ou dévot musulman, affirme que c'est Dieu qui a fait le choix et donc il est incontestable. La petite Lolla n'a pas atteint l'âge légal mais doit forcément se marier à un vieil homme d'à peu près cinquante ans. Ceci entraîne la petite fille dans un mariage précoce et forcé. Voici ce que dit son père : « mon unique fille qui me parle comme à une amie, qui ose discuter, à côté de moi, des choix que Dieu a faits pour elle, qui veut donc s'appartenir » (p.30). De cette conversation nous voyons que la fille n'a pas seulement le droit de discuter avec le père sur le choix fait pour elle mais également venant de Dieu. L'auteur confirme que le mariage précoce et forcé est quelque chose de divine mais pas basé sur amour et

le consentement de la fille. C'est Dieu qui désigne celui qui doit marier une fille dans un foyer musulman ; selon certains musulmans, tout était prédestiné avant la naissance de la fille en question. Son amant Ahmed, de son côté, confirme ceci dans sa conversation avec Lolla : « C'est la volonté de Dieu, Lolla. Tout est écrit sur les Tablettes ... Il était écrit que tes yeux ne parfumeront pas mes jours... » (p.66). Ahmed avoue sa défaite à la quête d'épouser la petite Lolla, tout simplement parce qu'il croit que c'est Dieu qui a choisi Béchir, l'émir de Leguelb, comme mari de Lolla. Ahmed croit au concept que le choix du père est le choix de Dieu. L'amour réciproque entre Lolla et son amant est tarabusté par sa foi et la foi du père en Dieu. L'auteur, ici, met l'accent sur le concept de déterminisme qui existe dans les religions et chez les croyants. De là, nous constatons que le mariage précocé et forcé a ses racines enfoncées dans la religion.

*Et le Ciel a oublié de pleuvoir* démontre comment les jeunes filles ou fillettes sont chosifiées ou bêtifiées dans les familles musulmanes et dans les sociétés traditionnelles. Ces jeunes filles et fillettes sont réduites à un état de bêtes ou de choses. La décision de Salem, le père de Lolla, de donner sa fille en mariage sans son consentement, la renvoie dans un état d'objet ou animal qui suit les diktats du maître. Elle devient une chose ou un animal à vendre, comme elle l'avouait de ses propres mots : « je ne suis pas à vendre, et ni Béchir, ni son nom, ni ses tentes, ni son argent, ni ses bêtes ne m'achèteront » (p.68). Dans cet extrait, l'auteur nous dépeint une image attristante et pitoyable de la jeune fille. Un peu plus loin dans le roman, Mahmoud, le colonel, bienfaiteur et le nouveau amant de Lolla, celui qu'elle venait de rencontrer en ville, décide d'échanger la main de la jeune Lolla contre des faveurs pour Bechir et Leguelb : « Les choses peuvent bien changer pour Leguelb : Bechir possède la main de Lolla et je donnerais tout pour que cette main soit ornée de henné pour moi » (p.88). Ici, on voit qu'elle devient un bien qu'on échange contre des biens ou

des services, ce qui revient à un système de troc où l'on échange un bien contre un autre bien ou service sans utiliser de la monnaie. Ces deux scènes nous montrent comment une femme peut être chosifiée. Ceci rend la condition de ces jeunes filles dans les familles ou foyers musulmans pitoyable. Le fait de les chosifier pousse certaines jeunes filles à se révolter et s'échapper d'un tel mariage qui s'impose sur elles. La petite Lolla, dans ce cas fictionnel, refuse d'acquiescer à ce mariage, se révoltant contre le choix de son père, de la religion musulmane et de la religion animiste qui sont les deux religions à Leguelb. Ce concept de chosification ne se limite pas seulement à Leguelb, en Mauritanie en particulier mais aussi dans toute l'Afrique de l'ouest en général. Il est aussi présent dans l'œuvre de la Sénégalaise Mariama Bâ, *Une Si Longue Lettre* (1979), où Farba Diouf, pour exprimer sa profonde gratitude pour le généreux soutien que Tante Nabou l'a offert lors de l'éducation de son homonyme, la petite Nabou, le père (Farba Diouf) donne sa main en mariage à son fils, Mawdo (neveu). Voici, la manière dont le souligne l'œuvre : « Mon frère t'a donné la petite Nabou comme femme pour me remercier de la façon digne dont je l'ai élevée » (p.47-48). Ici, la petite Nabou est devenue une chose de remerciement ou un cadeau. Pareille chez la Nigériane Lynn Mbuko, qui critique la société musulmane de Garouwa dans son œuvre *Chaque Chose à son temps*, où Zenabou son personnage principal est donnée en mariage à El-Hadji Oumar, sans son consentement parce que celui-ci était riche. La romancière, Mbuko, à travers la bouche de fatou la mère de Zénabou, met en évidence ceci : « Voilà une chance unique que nous ratons ainsi. Tu ne dois pas refuser tant de richesse tout simplement parce qu'elle doit achever ses études dans cette école-là [...] Il est illettré ou non, il a un argent fou. D'ailleurs il estime de tous. Les conditions de vie ces jours-ci me semble très dures »

(p.50-52). De cette citation, on voit que la femme est vendue comme une chose à El-Hadji. Ce qui rend la situation douloureuse est que c'est sa propre mère (Fatou) qui propose ceci à son mari.

Mbarek Ould Beyrouk fait de Lolla un personnage moderne. L'unique fille de Salem, Lolla décide de tracer sa propre voie, libre des jougs que l'imposent ces religions. Elle déclare : « Je refuse le destin que m'assignent les Tablettes sacrées et l'Ordre écrit dans les livres » (p.68). Cette déclaration faite par Lolla met en évidence que le destin de la plupart des jeunes filles vivant à Leguelb sont assignées par la religion. Un personnage têtu et inflexible, Lolla avait catégoriquement dit « non » à son père. Selon la religion, une fille ne dit jamais non au choix du père : « Je ne veux pas...tais-toi, tais-toi, et ne répète plus ces mots, et reviens auprès de ta mère. [...] J'ai bien serré les poings et les dents, [...] j'ai distinctement dit 'non' » (p.30-31). Nous remarquons un désaccord entre le père et sa fille au sein du foyer. Dans cette dispute, nous constatons que le père est fâché contre sa fille désobéissante. À la fin de l'altercation le père, choqué, apparaît comme un demi-Dieu vaincu car toutes ces affections et corrections paternelles se sont révélées inutiles. C'est une honte pour le père et la famille lorsque sa fille refuse son choix. La société dans laquelle vous vivez, vous reproche en tant que père d'être irresponsable et de ne pas avoir bien élevée votre fille. Quant à elles, seules les filles mal élevées disent non au choix de leurs pères : « Le malheur...Il vit maintenant enfermé sous sa tente, cachant son désespoir et sa honte » (p.44). Ici, on voit que le refus de la fille à emporter une disgrâce à son père et sa famille. C'est pour éviter ce type de déshonneur que certaines jeunes filles acceptent de se marier à une personne plus âgée qu'eux, qu'elles n'ont jamais connu et qu'elles n'ont jamais été informer de leurs mariages. Elles se retrouvent premièrement dans un dilemme, soit sauver l'honneur de la famille et renoncer à sa liberté, soit tenir à sa liberté et insulter l'honneur de la famille.

Des pères de certaines familles musulmanes profitent de leurs croyances religieuses et de leurs autorités de chefs de famille pour s'enrichir et pour élever le statut de leurs familles en tentant de manipuler leurs filles à acquiescer au mariage précoce et forcé au nom de Dieu. La famille Salem est une famille affranchie c'est-à-dire une famille esclave qui est devenue libre des préjugés de la religion soit musulmane soit animiste, donc il aurait voulu ou avait le désir de faire partir de la famille royale, lorsque l'occasion se serait présentée. Il n'y a qu'à travers ce mariage de sa fille à Bechir, l'émir de Leguelb, que la famille aurait pu réaliser son rêve. L'œuvre de Beyrouk le souligne de cette manière : « Lolla : Je ne veux pas du chef des Oulad Ayatt. Je refuse le titre, et le nom, et les troupeaux, et les tentes ! [...] Salem : Et tu veux nous briser, casser en mille morceaux la calebasse pleine qui nous fait rêver, tu veux que je meure de honte » (p.30). Ici, nous voyons que c'est l'ambition du père qui l'a poussée à faire ce choix qui a coûté la vie de son unique fille.

Certains musulmans croient qu'ils seront tenus responsables par Dieu de ne pas bien élever leurs enfants à être obéissantes, et de ne pas réussir à les convaincre à obéir leurs ordres sacrés. A la suite de cela, ils seront jetés dans le feu de l'enfer comme punition. Mbarek met cette mentalité religieuse en évidence à travers son personnage principal, Lolla, lorsqu'elle imagine ce qui se passerait dans l'esprit de sa mère après son refus et sa fuite : « Elle pourra enfin humer, sans crainte des feux de la géhenne » (p.62). Cela pourrait être la raison pour laquelle, ils essaient de faire ce qu'ils peuvent pour s'assurer que leurs filles respectent la décision du père et de Dieu. Voici comment Salem le père de Lolla s'adresse à elle : « Tais-toi ! tu es folle ! Nous t'avons trop gâtée ! [...] Ne réponds pas, ne dis pas un mot, ne verse pas une larme, rejoins ta mère et tais-toi ! » (p.30).

Le père coléreux essaie d'intimider sa fille pour qu'elle accepte le choix proposé et pour qu'il ait aussi l'opportunité d'atteindre le paradis.

Mbarek Ould Beyrouk attire l'attention de ses lecteurs sur certains facteurs du mariage entre Bechir et Lolla qu'il considère comme un viol. En prenant compte de l'apparence physique de Lolla et de Bechir et des différences entre leurs âges. Moulay, le fou, conclut son accès sur les mêmes facteurs entre ces deux personnages et le plan de Bechir d'épouser la petite Lolla comme une sorte de viol. Le roman le déclare de cette façon : « Il veut donc tout avoir, même les corps de nos vierges. Il veut tout violer, mon nom, et ton sourire de lait » (p.32). Dans cet extrait, l'auteur utilise l'idiome 'sourit de lait' pour montrer que Lolla est très petite. Le fait de ne pas consentir, avant d'être donnée en mariage est aussi considéré comme viol du droit de l'enfant. Si l'on croit ce roman, les filles de la plupart des familles musulmanes ou des familles traditionnelles, et surtout ceux qui résident dans les villages et campements de la Mauritanie, sont données en mariage au-dessous de l'âge légal à des hommes de plus de cinquante ans. Ces hommes sont du même âge que ou souvent plus âgés que leurs pères. Bechir l'affirme ainsi, concernant le mariage précoce et forcé : « De mémoire d'Oulad Ayatt, jamais une jeune fille ne s'était dérobée à ses devoirs. C'est impensable » (p.43). Selon le discours de Bechir le mariage précoce et forcé est un devoir que la jeune fille doit accomplir dans sa société. Ici, on trouve que les jeunes filles dans les sociétés traditionnelles et dans les familles religieuses sont opprimées et abusées. Leurs mères ne peuvent réagir, elles sont considérées comme des poupées à acquiescer au plan du mari. La mère de Lolla était toujours calme, docile, soumise au diktat de son mari, elle représente l'image d'une femme mauritanienne soumise à l'homme et à la religion, Lolla confirme ceci de cette manière : « Elle aussi, comme les sourates qu'elle égrène très souvent, de la fin des âges » (p.68). Elle prie pour que sa fille accepte

le mariage proposé : « ma mère pourrait bien, s'agenouiller mille fois et prier le Seigneur pour sa fille perdu » (p.68). De cette citation, nous constatons que le mariage précoce et forcé à ces racines profondément enfoncées dans la religion musulmane et la religion animiste.

Dans son roman, Mbarek Ould Beyrouk montre comment les jeunes filles sont privées de la jouissance de leur adolescence ou leurs jeunes années et ensuite jetées dans un état de détresse. Dans le roman, Lolla affirme sa détresse : « Je pleurais tout ce qu'ils m'ont volé le miel à mes lèvres, ils m'ont ravi mes jeux d'enfants [...] les contes qui endorment[...] et les rires bruyants de mon âge » (p.63). Ici, on voit que ces jeunes filles et fillettes sont souvent privées de la possibilité de mener leurs propres vies selon leurs propres conditions. Elles sont forcées à entrer dans la féminité et deviennent mères sans expériences : « Ils veulent t'engrosser comme les chamelles après l'hivernage et t'interdisent de chanter le soir avec ton groupe d'âge quand les étoiles se réveillent » (p.32). Cette citation prouve que Lolla est trop petite pour un mariage. Ce mariage a également des conséquences dévastatrices sur les grossesses chez les adolescentes, leurs santés et vies. The United Nations Population Fund confirme dans l'un de leurs articles que plus élevé de blessés ou de décès avec des complications lors de la grossesse et de l'accouchement des adolescents de (p.14-19) ans dans les pays en voie de développement "Motherhood in Childhood", (p.ii-iii). Cette oppression détruit l'avenir de ces jeunes filles.

Beyrouk critique la manière dont la religion musulmane et la culture traditionnelle construisent une espace pour le sexe féminin dans les foyers et la société en général. La femme est limitée physiquement au sein du foyer, dans les cuisines, dans les champs, à ramener de l'eau pour la préparation des nourritures et faire la lessive c'est-à-dire un espace restrictif. Le cas de la petite Lolla est un exemple de l'image de la société que Beyrouk veut dépeindre pour ses lecteurs. Elle

se plaint de son sort, de sa situation, de la place qu'elle occupe dans sa famille et de celle qu'elle occupe les autres jeunes filles de son âge dans les sociétés mauritaniennes. Elle exprime son désespoir, lors de sa première rencontre et conversation avec Bechir à côté du puits : « Mon père a abandonné, je crois, toute ambition de voir son unique fille devenir une grande dame de Leguelb. Je ne suis bonne qu'à ramener l'eau du puits » (p. 41). De cette conversation entre Béchir et Lolla, nous pouvons discerner la critique de l'inégalité des sexes et l'injustices contre le sexe féminin qui existent au sein des sociétés religieuses et patriarcales. Les femmes sont reléguées à un statut inférieur à celui du sexe masculin, c'est-à-dire les hommes. Les jeunes filles des foyers musulmans sont données en mariage précoce et forcé car celles-ci sont vues comme des fardeaux pour les parents qui n'attachent pas d'importance à leur bien-être. Lynn Mbuko à travers *Chaque Chose à son Temps*, nous dépeint la condition et la place du sexe féminin dans la société musulmane nigériane à travers Fatou, la mère de Zénabou : « Depuis la nuit des temps, la place de la femme est au foyer. D'ailleurs, ton père croit que l'éducation des filles est inutile » (p.10). Dans ces deux sociétés différentes critiquées par ces deux différents auteurs, ils démontrent que le sexe féminin a un espace construit pour elle qui la limite seulement au foyer aux dépens des hommes.

L'opinion de la mère de Lolla n'était jamais consultée dans la décision prise par son mari, Salem : « Il a seulement demandé ma main. Et mon père la lui a accordée » (p.33). Elle ne réagissait pas dans l'affaire. Pour elle, c'est quelque chose de normal car elle-même avait été victime de cette pratique religieuse. Par les paroles de Lolla nous pouvons discerner que sa mère est pour cette pratique : « Elle ne regardera plus avec compassion sa fille, qui s'est livrée au grand vent » (p.62). Beyrouk joue sur le concept de « la tradition doit continuer », qui est la mentalité des femmes

religieuses soumises ; elles ne cherchent jamais à changer leurs conditions ou modifier leurs sorts. Donc, elles recourent à la prière pour maintenir cette tradition qui les opprime.

Ce type de mariage s'accompagne de bénédictions ou de malédictions du père. Le chemin choisi par la jeune fille détermine celui qu'elle mérite. Ceux qui acceptent de se marier à leur jeune âge reçoivent des bénédictions du père ainsi que de la famille en raison de leur obéissance au père et à la voix de Dieu. Cependant, les malédictions sont réservées aux récalcitrantes qui refusent ou décident d'aller à l'encontre des traditions religieuses. Ceci a été démontré par l'auteur, lorsque Lolla lamente : « Mon père pourrait-bien s'il veut, me maudire » (p.68). Lolla était déjà au courant des répercussions de son action. Ce sont ces craintes et intimidations qui leur font peur et les exigent à consentir à ce mariage oppressif.

Le romancier critique la manière dont la religion musulmane fait croire aux jeunes filles, les conséquences spirituelles du refus d'un tel mariage proposé et la désobéissance aux parents peuvent leurs conduire. Selon le roman, toutes filles qui désobéissent et refusent le mariage iront en enfer où elles seront condamnées à jamais. Lolla déclare : « Que m'importe que je suis sois déjà religieusement liée à Bechir! Que m'importent les ténèbres de l'enfer, la condamnation éternelle ! Je n'accepterai pas le joug » (p.95). Pour éviter les ténèbres de l'enfer, il faut donc accepter les jougs qui imposent ce mariage religieux.

Le romancier démontre que le mariage précoce et forcé a de graves répercussions mentales et émotionnelles sur les filles, modifiant leur vie pour toujours ou à jamais. On voit le personnage principal, Lolla, fonder en larmes parce qu'elle a été vaincue, et parce qu'elle a également estimé que tout le monde l'avait abandonné à son sort le jour de son mariage (p.64). La plupart du temps,

elle parle à elle-même. Où, l'auteur profite pour introduire son concept à l'aide d'un soliloque ; lors de sa fuite, elle voyait des ombres horribles qui apparaissaient sur son chemin : « parfois, une ombre terrifiante se dessinait devant moi. Je fermais les yeux, prononçais la divine *bismillah* et courais de plus belle » (p.97). De ce paragraphe, nous voyons dans quels états se retrouvent ces jeunes filles lorsqu'elles se marient contre leurs grés et quand elles décident de se révolter.

Les jeunes filles qui sont forcément données en mariage sont souvent confrontées par des risques de santé, comme d'être plus susceptibles aux maladies sexuellement transmissibles en raison de rapports sexuels forcés et des complications lors de leurs accouchements. Mbarek Ould Beyrouk décrit Bechir comme un coureur de jupons à travers l'un de ses personnages, Moulay, le fou : « Bechir n'a donc pas fini de chasser les nuages et d'apeurer les étoiles. Il n'a pas fini d'enfoncer les bons cœurs dans la boue. Il veut donc t'avoir, même les corps de nos vierges » (p.32). Bechir risque de contracter certaines maladies sexuellement transmissibles car il est analphabète et une telle personne vivant à Leguelb est susceptible à ne pas utiliser de préservatif lors de ses rapports avec ses nombreux partenaires. Lors, de sa fuite, Lolla s'est évanouie en route, presque demi-morte, lorsqu'une équipe médicale ambulante la transporta à l'hôpital, elle aurait perdu sa vie. Elle se réveille sur un lit d'un dispensaire (p.98).

En lisant ce roman, *Et le ciel a oublié de pleuvoir*, le lecteur est obligé de se trouver face à face avec la gravité de la fuite d'une fille du mariage et la répercussion sur sa famille. Le refus d'un tel mariage a de fortes conséquences sur la famille de la fille en question, si jamais le mariage est lié à une personne influente de la société traditionnelle. Ce fut le cas de Lolla qui devait épouser Bechir, l'émir de Leguelb, mais a décidé de s'échapper. Sa fuite a causé un abus physique sur toute sa famille par le Chef général de toute la tribu. La famille est offerte en sacrifice pour calmer

la douleur de Bechir. Beyrouk souligne cet abus de cette manière : « Je fis tomber son père, qui tremblait et sanglotait, et piétinais fortement, j'envoyai au sol ses parents présents et les menaçai des foudres de colère » (p.43). Ensuite, il jura de ravir toutes les femmes de cette famille, et de mettre tous leurs enfants en esclavage, changer leurs prières en pleurs et empoisonner tous leurs puits—tout cela, si la famille ne ramène pas Lolla. (p.43)

Celles qui refusent le mariage et s'échappent pendant la nuit de noces, sont poursuivies par certains membres de la société, et en cas de capture, elles sont abattues et des fois mises à mort. Béchir, le chef de la tribu des Oulad Ayatt, a ordonné à ses sujets et Salem d'aller à la poursuite de Lolla lorsqu'elle s'est enfuie : « Ils jurèrent de s'en aller à sa poursuite, et de l'égorger, en cas de capture, devant moi. Seules l'odeur et la couleur de son sang ramèneront la paix dans nos cœurs » (p.44). Ici, l'auteur démontre non seulement les conséquences du refus d'un mariage précoce et forcé mais également de la décision de s'enfuir, de marcher sur la loi divine et humilier leurs traditions. Béchir et Salem demandent jusqu'à la mort de Lolla. On voit la gravité de cette offense et tout ceci est mis en considération par les filles pour acquiescer au mariage précoce et forcé. Ces punitions servent de dissuasion pour les autres jeunes filles. *Et le Ciel a oublié de pleuvoir* met en évidence les intimidations et les oppressions que subissent les jeunes filles dans les sociétés mauritaniennes traditionnelles et particulièrement dans les campements.

Beyrouk utilise Lolla pour prouver à ses lecteurs que les femmes et jeunes filles ne sont pas vraiment des vaisseaux si faibles qu'elles en pensent ou le croient, qui doivent toujours se soumettre aux désirs des hommes. On voit Lolla manipuler Mahmoud pour accomplir son devoir de vengeance. Mahmoud, un colonel, homme très influent, son nom seule faisait peur aux gens, a été comme un objet sous le pouvoir et la charme de Lolla. C'est son désir de plaire et de se marier

avec Lolla à tout prix qui l'a conduit à son assassinat. Voici ce que disait Mahmoud avant de prendre cette décision dangereuse : « Elle a seulement exigé comme cadeau de mariage une revanche sur son passé, un gifle sonore assénée aux seigneurs du vide, aux funestes traditions du campement et à ses propres souffrances. Que pourrais-je refuser à Lolla ? Et qui pourrait me la refuser ? » (p.86). On trouve, ici, que c'est Lolla qui donne un ordre à Mahmoud à exécuter avant de l'épouser. Mahmoud devient impuissant devant cet ordre.

Notre auteur démontre comment la religion musulmane et l'animisme valorisent ou tient aux vœux et à la dot du mariage dans les sociétés mauritaniennes. Il démontre ceci, lorsque Lolla voulait se remarier à Mahmoud, elle a immédiatement reconnu qu'elle est sous le droit de Bechir qu'il faudra qu'il renonce ses droits pour qu'elle puisse se remarier à Mahmoud : « Je suis religieusement – légalement, donc- l'épouse de Bechir. Même si notre mariage n'a pas été consommé! C'est à Bechir que tu devras demander ma main!» (p.84). Ici, l'auteur montre la dualité qui existe en Lolla, même après sa révolte, elle tient toujours profondément à sa religion et à ses croyances traditionnelles.

En principe, ne pas accepter le diktat du père ou rejeter le choix que propose celui-ci égale à s'aliéner de la religion et de la société qui représentent une autorité paternelle ou patriciale. Les jeunes filles qui se révoltent se retrouvent dans une situation de rupture complète avec leurs familles. Lolla, après avoir fui son campement pour la ville, se retrouve dans une condition où elle ne pouvait plus retourner ni à Leguelb, ni à ses parents. Finalement, Lolla ressentait de la nostalgie de la chaleureuse maison qu'elle avait quittée. Elle déclare : « Il me vient une sacrée nostalgie. En moi monte le parfum nacré de ma petite enfance. Les senteurs oubliées me tournoient la tête » (p.93). Lolla se trouve dans une condition douloureuse et déprimante. On constate, en voyant tout

ce qu'elle a perdu de précieux pour elle, comment les jeunes filles souffrent des effets des mariages précoces et forcés imposées sur eux par la religion.

Malgré ces souvenirs nostalgiques, le roman dépeint la ville comme lieu de refuge ou d'échappatoire pour ces jeunes filles. Généralement, ces jeunes filles qui réussissent à s'échapper se réfugient dans les grandes villes où elles ne connaissent personne. Les chanceuses parmi elles se retrouvent dans des familles bourgeoises comme bonnes, ce qui permet à certaines d'entre elles de réaliser leurs projets. Lolla s'est enfuit pour la ville pour se libérer des jougs que lui imposaient la religion, et trouve son refuge chez un homme : « Mahmoud m'offre une allée ombragée qui mène au château du repos » (p.61). Elle voit en lui, Mahmoud, un bienfaiteur et un sauveur : « Il me promet de doux bracelets pour remplacer les chaînes qui, là, au fond de moi, m'enserrent la tête, le ventre et la gorge » (p.61). La ville pour Lolla n'est pas seulement un lieu où elle peut s'échapper de son sort ; c'est aussi était un moment préparatoire pour se venger contre la religion et les autres : « Grâce à lui je renverserai le cours caillouteux qu'a voulu me faire prendre le destin » (p.62). C'est sa détermination de se venger qui est à la fin la cause sa mort prématurée. Lolla a été poignardé et égorgé par les soldats de Bechir, lorsqu'elle s'est retournée à Leguelb pour insulter la religion et Bechir d'avoir assassiné Mahmoud.

Cette insistance est aussi ce qui précipite la mort de son prétendu sauveur. Mahmoud se fait assassiner dans sa quête d'arrêter, humilier, intimider et piétiner toute une tribu et sa pratique religieuse, au nom d'une vengeance sur leur pratique, afin de pouvoir épouser Lolla. Malgré sa position en tant que colonel et ses liens avec le gouvernement, et son ardeur à accomplir son but, c'est une tâche impossible à exécuter seul (p.110-111). Avec cette scène, Beyrouk nous apprend que le rang et la position sociale d'un seul individu ne suffit pas à lutter contre le mariage précoce

et forcé à travers l'humiliation et l'intimidation des chefs religieux. Après l'assassinat de Mahmoud, Lolla dans son désespoir s'interroge sur la puissance de la religion : « Qui donc saura broyer les Oulad Ayatt ? Qui donc saura faire taire les roulements de leurs tambours, les chants de leurs tambours, les chants de leurs griots, les incantations de leurs imams ? » (p.115). De cette citation, nous constatons que ce ne sera pas facile à éradiquer ou de mener un combat contre la religion et ces pratiques qui avilissent les jeunes filles. Les lecteurs(rices) sont censés apprendre que la solution exige les efforts collectifs au niveau national : l'éducation des chefs communautaires et religieux, en même temps que les parents des filles, sur les effets nocifs du mariage précoce et forcé. Ce roman nous apprend surtout que la violence n'est pas une voie à suivre.

## **Conclusion**

Une des leçons que les lecteurs peuvent déduire de cette œuvre, *Et le Ciel a oublié de pleuvoir*, est que certaines jeunes filles refusent le joug que les religions leur imposent et qu'elles veulent embrasser la modernité où elles peuvent faire leur propre choix concernant leurs conjoints, tandis que d'autres l'acceptent. Mais cette imposition est trop lourde pour elles dans les deux cas, et détruisent les vies des jeunes femmes soit leur décision vis-à-vis de ce joug imposé sur leurs jeunes vies.

Le roman tente de faire comprendre à ces lecteurs que la religion est l'une des causes principales du mariage précoce et forcé dans certaines sociétés mauritaniennes.

Mbarek Ould Beyrouk n'est pas contre le mariage comme institution et la religion, mais il est contre certaines pratiques religieuses comme le mariage précoce et forcé qui détruit les rêves et les

aspirations des jeunes filles et jeunes femmes à venir et la place que la religion accorde aux femmes dans les familles et les communautés.

## **L'ESCLAVAGE DANS ET LE CIEL A OUBLIÉ DE PLEUVOIR**

En Afrique du Nord, il y avait plus de femmes esclaves que d'hommes. Cette préférence était à la base du fardeau disproportionné qui pesait sur les femmes esclaves. L'héroïne tragique de l'esclavage en Afrique du Nord est une femme. Les femmes esclaves devraient subir non seulement l'exploitation économique et le travail physique, mais elles étaient également soumises à la violence sexuelle. La survie et le drame tragique de la vie des femmes esclaves entraînaient parfois des relations émotionnelles et sexuelles via un concubinage, généralement initié par des hommes maîtres, les esclaves n'ayant pas le droit de s'engager dans des relations sexuelles (Chouki El Hamel, 2013).

Selon l'indice mondial de l'esclavage (2016), 43,000 personnes, soit 1,06 pourcent de la population totale, vivent dans des conditions d'esclavage moderne et traditionnel en Mauritanie. Cette statistique est basée sur un échantillon aléatoire, une enquête représentative nationale réalisée en 2015, qui visait à identifier les cas de mariage forcé dans la population en général. Ces esclaves font face à des abus verbaux et physiques systématiques. Les filles et les femmes sont abusées sexuellement et violées par leurs maîtres. Certains enfants d'esclaves sont également considérés comme la propriété des maîtres et, comme d'autres esclaves, peuvent être loués, prêtés, donnés en cadeau dans le mariage ou hérités par les enfants des maîtres. Ceux qui appartiennent à des maîtres n'ont souvent pas la liberté de posséder des terres, ne peuvent pas réclamer de dot à leurs mariages ni hériter de biens de leurs familles (AntiSlavery, 2012). Il est également le cas que la religion et l'esclavage sont étroitement liés en Mauritanie et que les maîtres auraient invoqué la religion pour justifier le droit de propriété sur une personne (Special Rapporteur, 2014).

Beyrouk Ould Mbarek, écrivain prolifique, traite ce thème contemporain dans son roman *Et le Ciel a oublié de pleuvoir*, que nous allons maintenant aborder. Dans *Et le Ciel a oublié de pleuvoir*, l'auteur dépeint la situation dans laquelle les femmes et jeunes filles esclaves se trouvent de nos jours dans son pays, la Mauritanie. Mbarek véhicule un message religieux, historique et contemporain selon lequel certaines tribus ou familles sont considérées comme familles et tribus des esclaves. De génération en génération ces tribus ou familles resteront dans l'esclavage. Tous et toutes enfants descendant(e)s de ces familles sont automatiquement vus ou tagués d'esclaves et resteront dans la servitude ou aux services des autres. Rien ne pourrait changer leurs sorts ou les images dont la société où elles se retrouvent leur crée. Peu importe à quel point on est bonne, travailleuse ou talentueuse. Ceci était le sort des deux personnages dans ce roman : Mbarka, la première amante de Mahmoud, et la mère de Mahmoud. Il faut noter que Mahmoud est le bienfaiteur et colonel, qui s'est fait assassiner par sa tribu voisine, Oulad Ayatt, lorsqu'il décida de piétiner leur religion, dans sa quête d'épouser Lolla, lors de sa fuite de son mariage précoce et forcé avec le chef, Bechir de sa tribu. Ces deux bonnes, courageuses femmes étaient des esclaves domestiques car elles étaient nées dans des tribus d'esclaves et leurs sorts étaient de servir les autres—un sort imposé sur elles par une vieille tradition et la religion musulmane. Notre auteur mauritanien confirme ce problème à travers la bouche de Mahmoud de cette façon : « Non, car Mbarka était avant tout une esclave, elle était née, pourrait-on dire, pour rester esclave » (p.52). De cet extrait, on constate dans la construction de la phrase de Beyrouk que l'on ne devient pas "esclave" dans ce contexte, mais qu'on est "né" dans l'esclavage. Mbarka était censée rester esclave toute sa vie et ceci devrait continuer de génération en génération. Un peu plus loin dans ce même contexte, Bechir, le chef général de tous les Oulad Ayatt, ne tardait pas à reprocher et

rappeler à Mahmoud d'où il vient et a grandi, lorsque Mahmoud décida d'humilier ce chef qui devait épouser Lolla sous le mariage précoce et forcé. Bechir le fait comprendre qu'il est esclave parce que sa mère était esclave, descendante d'une tribu et famille d'esclave. Même après avoir atteint le grade de colonel dans l'armée mauritanienne. Cet incident est souligné de cette manière dans l'œuvre fictive à travers la bouche de Bechir, qui dit en lamentant : « Et celui qui me gifle, qui m'insulte est né esclave, a grandi dans la fange et le crime et s'offre aujourd'hui le suprême plaisir de piétiner les fiers seigneurs » (p.104). Ici, nous voyons que Bechir emploie le mot "fange," c'est-à-dire quelque chose qui est sale et souillé moralement. C'était d'où celui-ci est né qui l'a poussé à l'utiliser ce mot péjoratif, car la religion et la société voient l'esclave comme quelque chose de sale.

Cette œuvre de fiction, *Et le Ciel a oublié de pleuvoir*, démontre que les jeunes filles et femmes soumises à esclavage domestique sont exposées aux violences physiques, et à la maltraitance de leurs maîtres et maîtresses. Dans ce roman, la mère de Mahmoud, en tant qu'esclave domestique recevait des coups de gifle injustifiables à tout moment, elle ne faisait rien de mal qui pouvait mériter ce type de traitement. Beyrouk a souligné l'un de ses abus à travers la voix de Mahmoud de cette manière : « J'apportais le lait et les galettes du soir à notre maitresse, quand celle-ci gifla violement ma mère » (p.12). De ce compendium, nous pouvons décerner que la maitresse non seulement a humilié cette mère devant son enfant mais a également plongé l'enfant dans une condition psychologique, voir sa mère qu'il aime avec tant d'amour être violement giflée devant lui. Ici, l'auteur nous illumine sur la condition actuelle des femmes esclaves et leurs enfants dans une société qui traite les esclaves domestiques de bêtes. De plus, elle était également abusée lorsqu'elle ne l'avait pas vite préparé le repas, lavé les vêtements des maitresses, ou quand le sel

est peu ou trop dans la nourriture, si elle est en retard à rapporter de l'eau des marigots ou puits et quand les enfants des maîtres ne sont pas cajolés (p.90).

Mbarek Ould Beyrouk met en œuvre que les esclaves femmes domestiques sont à plusieurs reprises exploitées sexuellement et même sont des victimes de viols aux seins des foyers de leurs maîtres. Par exemple, la mère de Mahmoud était une victime de viol. Chaque nuit, quand le village s'endort, les jeunes maîtres : c'est-à-dire les fils de la maitresse et du maitre la violait à tour de rôle sous les propres yeux de son fils (Mahmoud). « Et le Ciel a oublié de pleuvoir », met en évidence cet acte humiliant et pitoyable dans la bouche de Mahmoud de cette façon : « Cela n'empêcha pas les jeunes maitres de la violer chaque soir quand ils croyaient le campement endormi et que je les voyais dans le noir ahaner à tour de rôle sur son corps gémissant ! » (p.14).

De cette citation, nous remarquons que les jeunes maîtres ont transformée la mère de Mahmoud en objet de sexe pour satisfaire leurs désirs sexuels nocturnes. Cette mère ne pouvait pas se plaindre et Mahmoud non plus. Même si elle décide de se plaindre à qui s'adresser et qui l'écouterait ? Parce que la religion et la tradition ont déjà déterminé son statut, ont conditionné la mentalité des membres de la tribu à croire qu'une esclave n'est pas comme un être humain. Elles sont sous l'autorité de leurs maîtres et maîtresses et qu'ils peuvent en faire d'elles ce qui leurs convient. Donc vaut mieux se taire et souffrir. Les femmes et jeunes filles esclaves sont abusées, opprimées, chosifiées et animalisées. C'est le sort qu'imposent leurs croyances et coutumes, Mahmoud le rapporte de cette façon : « Ils t'ont fait travailler toute une vie, ils t'ont piétinée chaque jour, ils t'ont abêtie pour l'ignorance, ils t'ont chaque instant insultée, ils t'ont violée chaque soir » (p.90). Dans les lamentations de Mahmoud, il fait le portrait de sa mère à travers les peines, les agressions

physiques et psychologiques qu'elle avait subies en tant qu'esclave domestique sous l'autorité de ses maîtres.

De plus, Mbarek Ould Beyrouk, veut nous faire comprendre que les esclaves du sexe féminin sont conditionnées à croire qu'elles ne peuvent rien posséder. Non seulement les biens matériels mais aussi leurs propres corps. C'est à travers le sort de son deuxième personnage, Mbarka, que l'auteur dépeint qu'être esclave dans certaines tribus veut dire que rien ne pouvait t'appartenir ; même ton propre corps appartient aux maîtres. Mahmoud confirme ceci lorsqu'il était l'amant de celle-ci : « Je compris enfin qu'au plus profond d'elle-même elle s'était déjà donnée, qu'elle ne pouvait posséder rien en propre, que rien ne pouvait lui appartenir, même pas son corps » (p.54). Mbarka ne refusait jamais le sexe aux maîtres et aux affranchis, c'est-à-dire ce qui était libre, parce qu'elle a vite compris qu'une esclave ne peut rien posséder et elle doit être toujours aux services des autres personnes. Il faut toujours se soumettre et servir toute ta vie, cela était leur pensée et l'hymne. On trouve cette condition des esclaves pitoyable, attristante et douloureuse.

À travers ce roman, Mbarek Ould Beyrouk révèle que certaines esclaves sont conditionnées de sorte qu'elles n'essaient même pas de se révolter contre leurs sorts. Ceci n'était pas différent de la condition de la mère de Mahmoud et celle de Mbarka sa première amante car elles étaient trop abusées et déshumanisées par leurs maîtres et maîtresses de sorte qu'elles devaient se révolter contre eux, mais le contraire était le cas pour ces deux esclaves. La mère de Mahmoud et Mbarka étaient trop prisonnières de leurs chaînes d'esclaves, comme le lamentait, Mahmoud, le sort de Mbarka. Il lamente : « Elle était trop prisonnière de ses chaînes » (p.52). De ce paragraphe, on voit que la tradition de leur tribu et la religion l'a rendu prisonnière. Mbarka n'avait jamais songé à se révolter, même si elle est maltraitée, opprimée, elle accepte sa condition et avoue son sort »(p.52).

Mahmoud s'attendait d'une révolte de Mbarka qui n'a jamais vu le jour. Comme lui, Mahmoud, avait vengé sa mère lorsqu'il est devenu colonel dans l'armée, sur presque tous ses maîtres. L'auteur, Mbarek Ould Beyrouk, à travers cette citation fait appel aux esclaves à se révolter contre le sort que leurs imposent la tradition et la religion.

De ce roman, les lecteurs peuvent déduire que, être esclave domestique a des effets négatifs sur la santé de ces femmes et jeunes filles, non seulement à cause de la fatigue physique émanant des tâches ménagères mais aussi d'infections qu'elles peuvent acquérir des violences sexuelles (des viols). La plupart de ces maîtres qui les violent ne se protègent pas avant d'avoir des rapports sexuels avec elles. Certaines adolescentes parmi elles tombent enceintes, ce qui a des effets sur leur santé.

*Et le ciel a oublié de pleuvoir* attire l'attention de ses lecteurs sur l'enterrement de ces esclaves. Selon le roman, les esclaves féminins domestiques sont enterrées comme des animaux dans les sociétés où elles servent comme domestiques. Leurs tombeaux sont très indistincts et pas reconnaissables ou identifiables. On dépose leurs corps sur la terre et ensuite on verse seulement du sable sur elles et elles sont exposées aux animaux et à la nature. Mahmoud était désolé par la manière dont sa mère avait été enterrée dans le campement. Dans son humeur douloureuse, il dit ceci : « Les tombeaux des esclaves, c'est un peu de terre rabattue, et le vent et les animaux viennent vite toute effacer... » (p.91). Dans cet extrait, le lecteur constate comment il est pitoyable de voir des êtres humains traités comme des bêtes. C'est parce qu'une tradition et une religion les ont marquées depuis des décennies et leurs naissances d'esclaves. Certaines femmes et jeunes filles mauritaniennes de cette œuvre de fiction sont déshumanisées à travers ce concept ou idéologie d'esclavage.

### **CHAPITRE 3 : *LE TAMBOUR DES LARMES***

## **RÉSUMÉ DE *TAMBOURS DES LARMES***

L'auteur, Mbarek Ould Beyrouk invite ses lecteurs à assister à une histoire tragique qui se déroule dans le campement des Oulad Mahmoud, situé dans un lieu désertique de la Mauritanie. À travers son récit, les lecteurs découvrent quelques villes mauritaniennes comme Atar et la capitale de la Mauritanie, Nouakchott et leur modes de vie.

Rayhana, l'héroïne du roman, naïve, se fait enceindre par le jeune Yahaya, un ingénieur venu de la ville pour miner de l'or et le pétrole dans un campement où la plupart des habitants sont imprégnées dans la religion traditionnelle (animisme) et aussi attachées à la religion islamique. À la naissance de son fils, sa mère décide de lui enlever cet enfant né hors du mariage, la donne en mariage à Memed, un autre jeune du campement, dans l'intention de sauvegarder l'honneur familial. Rayhana se révolte et fugue pour aller à la recherche de son fils en ville. En fuyant, elle vole le symbole d'honneur de sa famille et sa tribu, le tambour sacré de cette tribu. Ceci pour se venger contre ces dernières pour lui avoir préalablement infligé une peine.

En ville, Rayhana rejoint Mbarka, son amie d'enfance et une ancienne esclave domestique de sa mère qui avait pris conscience de son sort et s'est enfuir pour se libérer de ses chaînes de servitude. À l'aide d'un étudiant, journaliste, Abdou, Rayhana se met à la recherche de son fils Marvoud dans la grande ville de Nouakchott dans des orphelinats et des dans écoles. Pendant ce temps, Yahaya continue a gravi les échelons, celui-ci occupera bientôt un poste au Ministère des mines.

Beyrouk Ould Mbarek évoque de nombreuses questions qui concernent : la tradition, la religion, l'esclavage, le mariage précoce forcé et la notion de gavage. En grosso modo, la condition des femmes.

## LE GAVAGE OU LEBLOUH

Le gavage est une pratique traditionnelle où les filles ou jeunes filles sont forcées à ou convaincues par leurs familles de manger des quantités importantes de nourritures et de boissons pour pouvoir prendre du poids. En Mauritanie le gavage est connu sous le nom « leblouh ». Le gavage est pratiqué non seulement en Mauritanie mais également dans certains pays de l'Afrique subsaharienne. Elphinstone Dayrell dans son œuvre *The Tortoise with a Pretty Daughter* avait écrit sur la société nigériane concernant le gavage dans ce roman, où le prince Ekpennyon décide de mettre Adet, la fille de la Tortue qu'il avait mariée à l'âge de trois ans dans une maison d'engraissement: « For the next five years the prince was constantly with the tortoise's daughter, whose name was Adet, and when she was about to be put in the fattening house, the prince told his father that he was going to take Adet as his wife » (p.3). Il en ressort de cette citation, qu'à l'âge de huit ans, la main d'Adet sera donnée en mariage, un âge où celle-ci ne peut pas honnêtement consentir à son mariage. Ce mariage peut ainsi être aussi catégorisé comme un mariage précoce et forcé.

Dans ce roman, Mbarek Ould Beyrouk, nous montre comment le surpoids est lorgné comme un atout. Plus son poids est important, plus la jeune fille en question est accordée du respect et a une excellente chance de trouver un prétendant de son choix. Beyrouk veut faire comprendre à ses lecteurs qu'être grosse, en Mauritanie, est un indice de beauté, de bonne santé et de réussite sociale ou de richesse et ainsi attire des prétendants riches. Quant aux filles, être bien mariées signifie être mariée à un homme riche. Il souligne cette mentalité dans son œuvre à travers son personnage principal, Rayhana: « Nous, les jeunes filles bien nées, nous nous efforçons de grossir pour être belles et bien nous marier » (p.41). Ici, nous voyons que Beyrouk, en utilisant le campement

comme son décor, dépeint la mentalité actuelle des familles traditionnelles et religieuses de la Mauritanie concernant le mariage des jeunes filles et le surpoids. De plus, il met en évidence comment les petites et jeunes filles sont persuadées ou endoctrinées à croire que le surpoids est un critère de beauté. On voit que les filles sont avilies et opprimées pour satisfaire le désir des hommes et de la famille. On constate que l'homme est honoré aux dépens de ces jeunes filles.

Pour ne pas être la risée de la société, s'épargner des injures et pour ne pas atteindre l'âge limite du mariage, certaines familles ne tergiversent pas à engraisser leurs enfants dans cette société islamisée. Dans *Le tambour des larmes*, Beyrouk à travers Rayhana nous raconte l'histoire de Mouna, l'une de ses cousines qui n'a pas eu de mari parce qu'elle avait atteint l'âge où tous les hommes la considéraient vieille et personne ne venait demander sa main en mariage : « Mouna, la fille aînée de notre cadi, a bien entre vingt-cinq et trente ans et elle n'a pas trouvé d'époux, et personne ne la demande plus en mariage, parce qu'elle est devenue trop vieille, ses parents ont baissé les bras » (p.82). Ici, L'auteur nous montre l'une des raisons du gavage des enfants dans cette société et ce pays où la religion autorise le mariage en bas âge. Ensuite, Beyrouk met l'accent sur l'adjectif 'trop' pour qualifier le mot 'vieille' en montrant que le mariage d'une fille se fait dans un âge très bas dans cette société. Certaines familles font tout ce qui est en leur pouvoir pour que les enfants paraissent mûres et prêtes à épouser un vieil homme ou un homme plus âgé que leurs pères. Ouldzeidoune et al., dans leur article, "*A Description of Female Genital Mutilation and Force-Feeding Practices in Mauritania : Implications for the Protection of Child Rights and Health*", confirment que certains parents obligent souvent les petites filles (parfois dès l'âge de six ans) à consommer de grandes quantités de nourritures et de lait pour augmenter leur poids et donc leurs chances de se marier à un âge précoce: « families often force young girls (sometimes as early

as 6 years old) to consume large quantities of food and milk to increase their weight and thus their chances for marriage at early age ». On trouve ici que non seulement l'âge est l'une des causes de gavage mais aussi des mariages précoces et forcés qui existent au sein des familles musulmanes et animistes. On peut aussi constater une sorte d'interdépendance qui existe entre le gavage et le mariage précoce et forcé. Le mariage forcé et précoce est comme l'idée majeure derrière le gavage, car l'engraissement expédie la puberté et rend les enfants et les petites filles grosses et plus prêtes à se marier. Dès le bas âge, cette pratique religieuse abuse le droit des enfants et les oblige à se soumettre au désir de l'homme.

*Le tambour des larmes* montre que cet engraissement se fait généralement au plus jeune âge et il est fait dans le but d'un mariage immédiat, et est parfois forcé ou consensuel selon la famille. La mère de Rayhana devient inquiète en ce qui concerne le poids de sa fille, à la santé de cette dernière mais également à la demande en main de sa fille en mariage faite par la famille de Memed. L'auteur souligne ceci à travers cette mère : « Cette fille, disait ma mère, n'est plus que l'ombre d'elle-même, tu as vu comment elle a maigri, j'ai peur qu'elle ne soit malade » (p.85). On remarque, ici, que c'est le mariage de Rayhana qui a tiré l'attention de sa mère sur son poids, puisque le poids restait une question très importante dans leurs sociétés lorsqu'une famille décide de donner leur fille en mariage. Pour ce fait, les familles des filles dont les mains sont demandées en mariage courent chez des médecins ou des herboristes pour obtenir de l'aide. L'oncle de Rayhana propose à sa mère d'aller voir la vieille Oumou, l'herboriste traditionnelle du campement pour trouver des solutions sur son poids importun.

Après avoir diagnostiquée Rayhana, la vieille donne des démarches à prendre pour lui donner du poids : « Elle devra y passer deux mois, à consommer la chair et l'huile de poisson. Elle se remettra

alors définitivement » (p.86). Ici, la vieille Oumou propose un gavage pour Rayhana, qui doit manger la chair et l'huile de poisson pour lui donner du poids avant le jour de son mariage. Selon le journal quotidien français, *Le Parisien* (2010), certaines familles utilisent même des médicaments chimiques assignés aux animaux pour gaver leurs filles. Ceci nous démontre comment cette pratique traditionnelle oppresse les enfants et jeunes filles dans des familles musulmanes et traditionnelles. Beyrouk met en évidence, cette mentalité dans son œuvre *Le tambour des larmes*, de cette manière, à travers son personnage principale, Rayhana: « Chaque matin nous parvenait du village imraguen du poisson séché que nous mangions en buvant du thé. À midi, nous cuisinions du riz, que nous aspergions généralement d'huile de poisson et le soir le lait de nos chamelles, avec parfois des galettes de maïs, réconfortait nos panses » (p.89). Même si l'amaigrissement de Rayhana s'est avérée être une grossesse, elle a quant à même mis du poids après son accouchement à cause de l'engraissement ou le gavage qu'elle avait subi.

*Le tambour des larmes* nous montre comment les jeunes filles du campement attachent de l'importance au poids du Rayhana lors de son retour, après quelques mois de gavage. Selon Mbarek, ses paires qui l'entouraient, la trouvaient mignonne et elle attirait des regards tantôt admiratifs, tantôt envieux de ses camarades : « des chuchotements qu'on me glissait à l'oreille : « Tu feras une superbe mariée. Je ne me savais pas que j'avais pris des couleurs, du poids, et que mes joues avaient rosé » (p.168). Ici, le personnage principal du récit, n'était pas au courant de son apparence physique, sauf, les chuchotements de ses paires qui lui a fait prendre conscience du développement de son corps. Elle a su immédiatement qu'elle a grossi avec des grosses joues.

Le romancier confirme que la plupart des hommes de cette société influencée par la religion musulmane et animiste sont attirés par le poids des jeunes filles à travers leurs attitudes. On lit que plusieurs hommes se sont présentés comme prétendants de Rayhana, dès son arrivée dans le campement de la tribu des Oulad Mahmoud parce qu'elle avait pris du poids. Ce qui prouve que certaines majorités d'hommes de cette société et le pays en général préfèrent les grosses filles. C'est ce qui pousse beaucoup de familles à gaver leurs enfants pour pouvoir attirer beaucoup de prétendants riches. Voici comment, l'auteur à travers Rayhana met ceci en évidence : « Ma mère répondait toujours qu'elle avait le choix, que plusieurs demandes s'étaient présentées mais qu'il fallait que je recouvre ma santé » (p.177). On constate que cette société est soumise aux ordres des hommes, donc certaines familles font tout pour que les filles méritent le choix des hommes. La société ne considère pas les peines que ces petites filles doivent traverser pour mériter ce standard. Cela rend leur condition pitoyable et oppressante.

Le gavage a des ramifications dangereuses sur la santé de ces petites et jeunes filles, il peut même les conduire à la mort : « la plupart des femmes mauritaniennes souffre d'hypertension, de diabète et de problèmes cardiaques » selon, Le Parisien (2010). Le surpoids de ces filles nourries de force ou par consentement crée l'illusion qu'elles sont physiquement matures et prêtes pour se marier ; cela a des effets nuisibles sur leurs conceptions et de problèmes psychologiques plus tard dans leur vie, si la fille n'a pas encore atteint la maturité. Selon Grønvik T. et Frossgrad Sandøy dans leur article, “*Complications associated with Childbearing in Sub-saharan Africa : A systematic literature review and meta-analysis*”, le risque de complications maternelles et néonatales est plus élevé chez les petites que chez les adolescentes âgées. Les petites et jeunes filles sont traitées de bêtes ou de choses, elles sont infériorisées pour honorer les hommes. Dans cet ouvrage, *Le tambour*

*des larmes*, nous constatons que les jeunes filles et garçons sont persuadés à croire que le surpoids est un indice de beauté et de richesse, mais en réalité, il a des effets néfastes sur leurs santés et leurs vies.

## **LE MARIAGE FORCÉ DANS *LE TAMBOUR DES LARMES***

L'auteur de ce roman utilise sa plume littéraire pour critiquer la société mauritanienne contemporaine en se focalisant sur la tribu des Oulad Mahmoud à travers laquelle, il décide d'axer son roman sur quelques thèmes parmi lesquels, le mariage précoce et forcé qui réside au sein de certains foyers religieux. Ce sujet est devenu une préoccupation majeure dans son pays. Puisqu'il est devenu un maillon de la grande chaîne sociale de la communauté mauritanienne, il décide de ne pas rester les mains croisées. Pour entamer cette lutte dans ce roman, le romancier met l'accent sur l'honneur de la famille que la religion valorise beaucoup comme l'une des causes qui encouragent le mariage précoce et forcé qui est accroché au sein des familles religieuses. Ces familles pensent que l'honneur de la famille passe par la virginité de la jeune fille. Elles épousent très tôt leurs filles afin de contrôler la sexualité qui existe chez les adolescentes. Les parents des filles prennent cette mesure pour éviter que leurs filles ne participent pas à des activités sexuelles en dehors du mariage. Parfois, ces parents ont la tendance à éviter les grossesses illégales. La virginité de la fille est très importante dans les tribus ouest africaines, par contre, se marier dévirginée est un sacrilège dans la société patriarcale religieuse. Certains membres de la famille vont même à l'extrémité de tuer ceux qui se dévirgine avant le mariage pour protéger l'honneur de la famille. Notre auteur mauritanien, Mbarek Ould Beyrouk, met ceci en évidence à travers son protagoniste, Rayhana. Il faut aussi noter que Rayhana était la fille gavée par sa mère lorsqu'elle avait perdu le poids ; elle confirme que : « des frères ou des pères qui tuaient leurs sœurs ou leurs filles au nom de l'honneur familial, ou de nouveau-nés enfouis sous terre pour que personne ne sache » (p.95). On voit ici, que les familles religieuses attachent beaucoup d'importance à l'honneur de la famille, c'est de ce fait que la mère de Rayhana a décidé de cacher son bébé qu'elle

a conçu hors du mariage et l'a même donné comme un cadeau à la vieille Massouda pour ne pas le faire savoir à sa famille et tout le campement à cause de ces répercussions. La mère de Rayhana confirme que : « Si ton père avait su, il serait revenu pour nous égorger toutes les deux, si mon frère avait su, il nous bannirait toutes les deux et il vivrait dans le chagrin et la honte, si les campements avaient su, le nom de nos familles en serait taché » (p.138). La mère ne pensait plus aux neuf mois de souffrance de sa fille, mais elle fait ce qui plaît aux hommes et donne vite la main de Rayhana en mariage forcée à Memed contre son gré pour cacher le déshonneur de la famille. Rayhana et son fils sont sacrifiés pour protéger l'honneur de la famille. On entend ceci de la mère de Rayhana : « Tu épouseras Memed, je crois bien qu'il se taira quand il saura que tu n'es pas vierge et qu'il t'acceptera, je lui parlerai s'il le faut, mais il se taira » (p.139). Selon l'auteur, être vierge dans une communauté musulmane et animiste signifie que celle-ci est bien éduquée. Voyons comment l'œuvre le souligne à travers Rayhana : « c'était le sang de la pureté, la preuve que j'étais vierge, que j'avais été bien éduquée, que mon honneur n'avais jamais été souillé » (p.187). Cet extrait prouve comment les familles religieuses tiennent la virginité en haute estime. Au moment où la mère de Rayhana a confirmé que sa fille était enceinte, cette mère a recouru à la prière pour le salut. Elle se voit souillée par l'acte de sa fille parce que l'éducation de la fille reste l'affaire de la mère. Ce qui veut dire, qu'elle sera blâmée par Dieu et sa famille de ne pas bien éduquer sa fille, Rayhana. Rayhana raconte que : « je l'écoutais le soir prier Dieu de la sauver, de laver les souillures de son cœur, de laver les salissures de son nom » (p.129).

Il est important de noter que selon la religion musulmane et la religion animiste, le père de la famille détient le droit spirituel et légal puis l'autorité de bien marier ses filles. Il a le pouvoir de faire le choix d'un époux ou une épouse pour ses gamins sans leurs approbations. C'est pour ce

fait que l'oncle de Rayhana et sa mère avaient peur de prendre une décision sur le mariage (forcé) de la fille lors de l'absence de celui-ci. Ainsi l'avoue Mbarek Ould Beyrouk dans son roman critique et fiction, *Le tambour des larmes*, à travers le chef de toute la tribu, Cheick Ahmed, il dit : « Le père de ta fille reste malgré tout son seul tuteur légal, je ne pourrais rien entreprendre sans avoir son accord. Sinon, il risquerait de créer scandale, d'en appeler à l'assemblée tribale » (p.84-85). Ici, on voit que l'oncle étant le chef suprême de la tribu d'Oulad Mahmoud et de tout le campement, avec tous ses pouvoirs en sa possession, ne pouvait initialement prendre une telle décision en l'absence du père parce qu'il joue un rôle social dans la société mais le père joue le rôle spirituel religieux, fait le père suprême lorsqu'il s'agit de la famille nucléaire. L'oncle avait eu le pouvoir de la (donnée en mariage) lorsque personne ne pouvait savoir où se trouvait le père de celle-ci. La société influencée par la religion représente une autorité masculine ou paternelle. Donc, le père ou celui qui représente le père peut prendre une décision sans en discuter avec la fille en question. C'est pour ce fait que la main de Rayhana est donnée en mariage sans sa volonté et ceci constitue un mariage forcé. La fille n'ose pas discuter cette décision du père, elle reste donc esclave à son choix. Le mariage est tout d'abord une alliance qui lie deux tribus différentes avant d'être reconnue comme un contrat entre un homme et une femme ou deux personnes qui s'épousent. En l'occurrence, le chef de famille, le père, n'ose pas donner la main de sa fille à une personne dont il n'a pas d'information valable sur son statut personnel, puisqu'il lui est nécessaire de sauvegarder la dignité, l'honneur de la famille et la tradition religieuse ; c'est-à-dire, sa fille doit se marier avec un musulman pour que la génération reste musulmane. Il est subséquemment raisonnable qu'il cherche une alliance avec une famille connue et en même temps amie. L'oncle

de Rayhana a choisi Memed comme épouse pour Rayhana à son insu parce qu'il est connu par celui-ci et un dévot musulman.

L'auteur véhicule un message que les femmes sont chosifiées par la religion, la chosification qui est le fait de renvoyer un être vivant à un rang similaire à une chose ; ou le minimiser à une sorte d'objet. Dans « Le Tambour des Larmes », Rayhana est victime de la chosification. Sa mère et son l'oncle l'on vendue à la famille de Memed sans sa conscience. Seules les clauses de ce contrat lui avait été instruits. Rayhana explique son calvaire de cette manière : « Bientôt, me dit-on, les hommes et femmes âgées iront chez mon oncle, pour sceller le contrat de mariage [...] celles définies par notre religion et nos coutumes » (p.176). L'écrivain veut nous faire comprendre que l'avis de la fille en question n'est pas important dans un mariage précoce et forcé. Cette situation humilie et minimise les jeunes filles à un état comparable à un objet, comme Beyrouk le déclare à travers Rayhana, elle-même de cette façon : « Qu'on ne m'en avait soufflé mot ; je n'étais donc qu'un pantin sans signification, une chose inerte et sans volonté [...] Que j'étais devenue vraiment un objet sans âme et sans ressort » (p.179-183). La situation de l'héroïne est pitoyable et oppressive. Elle n'a pas de choix, et doit se soumettre aux ordres de la famille. Ceci est ce que recommande la religion musulmane et l'animisme aux femmes, la subordination. Le mariage forcé, selon l'image présentée par cette œuvre de fiction de Mbarek Ould Beyrouk, enterre vite la joie des jeunes filles car il est contre leurs grés. Cette pratique ne les laisse ou permet pas de jouir de leurs adolescences et les jette dans une détresse.

Dans *Le tambour des larmes*, l'auteur met son personnage principal, Rayhana, dans une situation pitoyable, il présente celle-ci comme une jeune fille à qui une certaine joie a été volée. Il faut noter que cette Rayhana venait d'accoucher d'une enfante, une grossesse quelle a pris accidentellement

d'un jeune homme de son âge lors de la visite de celui-ci dans le campement. Au nom de protéger l'honneur de la famille, sa mère donna l'enfant en cadeau, puisqu'une fille ne doit jamais avoir un enfant sans être mariée, cette offense peut conduire la fille en question à une assassinat de son père ou un membre de la famille. Pour cacher ce crime sa mère la donne vite en mariage, un mariage contre son gré et contre son choix parce qu'elle aurait voulu rester célibataire après la disparition soudaine de l'adolescent avec qui elle a eu le bébé. L'auteur, Mbarek Ould Beyrouk souligne la condition de Rayhana de cette manière. Il fait dire à Rayhana : « Je pleurais abondamment ; tout le monde mit cela sur le compte de la virginité » (p.183). De cet extrait, on voit que, ce qui la fait pleurer n'est pas sa virginité puisqu'elle n'était pas vierge, mais c'est son enfant et sa joie volés. Ceci l'a jetée dans une grande détresse.

Mbarek Ould Beyrouk critique l'inégalité des sexes qui existe dans la religion. Quant à lui, la religion musulmane et la tradition animiste considèrent les femmes comme des êtres faits pour les tâches ménagères au sein du foyer. La femme est vue comme une créature qui doit toujours être à la cuisine et à la maison. Les filles deviennent donc des lourds poids pour la famille, dont elle doit se débarrasser tôt. Pour cette raison, certaines familles marient leurs filles tôt et forcée aux hommes. Elles ne voient pas l'importance d'instruire une fille. Dans cette œuvre, *Le tambour des larmes*, Mbarek raconte le sort des filles de la communauté de la fière tribu des Oulad Mahmoud de cette manière : « Les femmes s'occupaient du foyer et des animaux domestiques » (p.41). On constate que les jeunes filles sont limitées à la cuisine et à prendre soin des animaux, Par contre, les garçons étaient donner l'opportunité d'être scolarisés : « les garçons étudiaient les textes sacrés » (p.41). L'écrivain se sert de sa plume pour critiquer l'injustice de la religion contre les femmes et qui pousse les familles religieuses à épouser leurs enfants très tôt et forcées. Un peu plus loin

dans le roman, le romancier donne une vision de cette société religieuse sur les femmes. Selon lui, la religion, voit la femme comme un être impur qui n'a pas le droit de se rapprocher de certaines choses considérées comme sacrées et encore moins de penser à y toucher. Lors de la fuite du mariage forcé et sa tribu, Rayhana se venge contre la religion et sa société, en décidant de s'enfuir avec le tambour, l'objet sacré du campement qui ne devait pas être touché par une femme parce que son corps est impur. Rayhana, a ceci à dire : « Je l'ai souillé de mes mains de femme, de ma poitrine impure, et puis je l'ai laissé choir » (p.12). L'auteur, Mbarek Ould Beyrouk, en critiquant le mariage forcé dans « Le Tambour des larmes », relève les conditions dans lesquelles les femmes se retrouvent dans la société influencée par les doctrines et codes religieux.

Les codes ou les normes de la société patriarcale et de la religion, sont tous en faveur des hommes et le sexe féminin de leur liberté. Rayhana, après avoir été mariée sous le mariage forcé, refuse d'avoir des rapports sexuels avec son mari, Memed, parce que ce mariage était contre son gré. Lorsque son mari se plaint, Rayhana a ceci à donner comme réponse : « - Tu es mon épouse, devant Dieu et devant les hommes, parvint-il à dire. -Oui, bien sûr, mais une épouse qui refuse le mari qu'on lui a choisi, qui ne consent point à se plier devant lui, ni lui offrir son corps. – Tu sais bien que la loi et la religion interdisent cela, dit-il, baisant déjà la tête. - Je sais bien, vous les hommes, vous n'avez que ces mots à la bouche, “la loi et la religion”, surtout quand cela sert, eh bien moi, Rayhana, j'accepte les rigueurs de la loi et les feux de l'Enfer, mais je ne me donnerai pas à toi » (p.184-185). Rayhana, le personnage principal de l'œuvre, dans son mécontentement, se plaint contre les moyens qui soutiennent les hommes dans tous les domaines de la vie à faire assujettir les jeunes filles et les femmes à l'autorité des hommes. On trouve dans cette conversation entre les deux mariés sous le mariage forcé que se refuser à son mari conduira l'épouse en l'enfer pour être

brûlée par Dieu (Allah). Cette doctrine religieuse pousse les jeunes filles dans ces familles religieuses à consentir au mariage forcé, même si l'époux ne leur plaît pas. L'auteur met sa voix dans la bouche de Rayhana pour transmettre son message à ses lecteurs que la religion est l'un des facteurs majeurs qui tiennent les femmes dans l'asservissement de l'homme.

*Le tambour des larmes*, le roman de l'auteur mauritanien, Mbarek Ould Beyrouk, démontre que la religion sème dans l'esprit des hommes qu'ils doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir en tant qu'hommes pour dominer les femmes, y même compris dans les rapports sexuels. Ceci est évident lorsque la protagoniste nous parle de l'adage de cette société patriarcale qui existe à cet effet. Elle confirme que : « Qui n'a su dominer sa femme dès la première nuit sera dominé par elle toute sa vie » (p.186). C'est une grande honte pour l'homme dans cette société d'être dominée par sa femme. Ce qui veut dire que Memed doit utiliser tous les moyens qui lui est convenable à réussir à avoir des rapports sexuels avec Rayhana, même si celui-ci doit utiliser la force pour éviter la risée des amis et même de la société en générale. Ceci nous conduit dans un concept du viol qui se trouve au sein de la tradition de cette société : qu'il faut violer la femme. À travers Rayhana, le romancier nous explique cette tradition de cette façon : « Il crut d'abord que je voulais ainsi respecter la tradition : la jeune mariée devrait se montrer réfractaire au premier acte d'amour, le refuser même, et c'était au mari de briser la distance, de casser la peur, d'obliger la jeune fille ignorante à la recevoir, un viol en quelque sorte, mais c'était la tradition » (183). Cette tradition oblige aux hommes de violer leurs propres femmes lors de leurs premières rencontres sexuelles. On décerne que le viol des femmes est légal ou acceptable dans les foyers des nouveaux mariés. Dans ce contexte, Rayhana se trouve dans un mariage forcé donc un viol ou agression sexuelle

peut avoir des répercussions émotionnelles et psychologiques sur elle à jamais. Le rapport sexuel qui devait se faire dans le consentement et la joie est devenu quelle chose de force et de haine.

Les filles qui se révoltent contre cette pratique religieuse se trouvent dans une rupture totale avec leurs familles, leurs amies, leurs villages. Ould Beyrouk démontre ceci à travers la fuite et la vengeance de Rayhana contre sa tribu car ils ont volé son fils et l'a donnée en cadeau, lorsqu'elle vola le tambour sacré du campement qui représentait l'honneur de toute la tribu de l'Oulad Mahmoud. La peine pour une telle infraction est la mort. Rayhana affirme sa rupture avec tout ce qu'elle avait dans son univers de cette manière : « Ils nous égorgeraient toutes les deux [...] Tu n'as rien compris, Mbarka, je les ai tous quittés, pour toujours. Jamais je ne reviendrai dans nos campements ! » (p.107-108). De la conversation entre ces deux jeunes filles, Rayhana et Marka, l'esclave de sa mère qui avait aussi fui l'esclavage pour s'installer dans une ville (Atar), rien n'indique que Rayhana sera un jour en contact avec la tribu des Oulad Mahmoud. Ici, on voit comme le mariage forcé qui se trouve au sein des foyers religieux affecte et brise le lien familial créé depuis la naissance de ces filles.

Certains hommes religieux capitalisent sur la religion pour ôter la liberté et disgracier la femme et les jeunes filles dans la société. Par exemple, dans le roman, Ahmed Salem, l'instituteur de l'école primaire du campement qui se baladait à tout moment dans le campement était vu en train d'ordonner et honnir une femme en public concernant son habillement qui n'est conformait pas à la religion musulmane. Voici comment l'affirme Rayhana : « Parcourir le campement, les mains derrière le dos, recommandant là à une femme de mieux se voiler » (p.50). Ici, on voit que la religion met la femme dans une prison, où elle n'a pas de liberté, son corps même ne lui appartient pas parce qu'elle ne peut pas en faire ce qu'elle veut. Il faut toujours obéir aux préceptes de la

religion. De plus, *Le tambour des larmes*, continue à mettre en évidence comment Salem interdisait les filles de s'amuser et de jouer avec leurs paires ; quant à lui, la religion n'autorise pas ce droit aux femmes, elles sont censées être à la maison, par contre s'amuser dehors et causer avec les gens est considéré comme péché et la religion est contre le péché : « L'une des dernières grandes colères d'Ahmed Salem fut celle qu'il éleva contre l'habitude que nous, les filles, avions de nous réunir chaque soir, d'entonner des chansons aux parfois trop légères, entourées au surplus de garçons. Il déclara partout que tout cela n'était que péché » (p.57). Mbarek Ould Beyrouk, ici, crée une image où les hommes utilisent la religion comme un outil pour intimider, honnir, opprimer et avilir les femmes. Ceci nous entraîne au concept de révolte développé par Mbarek Ould Beyrouk dans son roman pour faire un appel aux femmes de lutter pour leur liberté contre certains jougs qui leur sont imposés par les hommes qui se croient dévots. Dans le roman, certaines mères se révoltent contre Ahmed Salem qui décide d'empêcher les jeunes filles de s'amuser car il considère ceci comme du péché. *Le tambour des larmes* le met en évidence de cette manière, lorsque Rayhana affirme que : « les mères, quand elles l'apprirent, s'écrièrent qu'elles refuseraient de brimer leurs filles ou de leur interdire de s'amuser » (p.52). On observe que certaines femmes commencent à se révolter contre la religion et certains qui veulent capitaliser sur la religion pour opprimer leurs filles. L'habitude d'Ahmed Salem demandait une telle révolte pour prouver que la religion ne peut leur interdire la joie.

Les mariages forcés qui existent dans les familles religieuses ont des ramifications très négatives sur l'éducation formelle des jeunes filles. Dans le sens que les filles forcement mariées désertent les bancs scolaires pour fuir leurs familles, le mari et le village pour une autre destination qui leur est inconnue. Celles qui acceptent le mariage forcé, la plupart d'entre elles ne peuvent pas balancer

les tâches ménagères et la grossesse avec les études. Selon, *Le tambour des larmes*, Rayhana, son personnage principal était une élève qui fréquentait l'école coranique et en même temps l'école primaire du campement. Son enfant volé au nom de protéger l'honneur familial et son mariage, lui a fait abandonner sa scolarisation. Voici comment cette jeune fille et le personnage principal de l'œuvre, parlait de sa scolarisation, elle affirme que : « je partageais tout, même les leçons que me donnait le maître de l'école coranique » (p.88). Ici, le romancier mauritanien, Mbarek, fait comprendre à ses lecteurs que le mariage forcé limite les perspectives d'avenir et d'évolution des jeunes filles qui en sont victimes. Cette pratique religieuse fait de la jeune fille une analphabète et elle ne peut pas être indépendante de l'homme puisque ces jeunes filles dépendront toujours d'eux pour leurs besoins économiques. Les hommes à leur tour feront de la femme ceux qu'ils veulent. L'écrivaine nigériane, Lynn Mbuko, critique cette mentalité de la communauté musulmane de Garouwa, située nord du Nigéria dans son roman fictif, *Chaque chose à son temps* (2001), lorsque Ahmadou, le père de son personnage principal, Zenabou, décide de la marier à El Hadji, aux dépens de ses études ou de son éducation. À travers sa mère, Fatou, l'auteur affirme ceci : « Depuis la nuit des temps, la place de la femme est au foyer. D'ailleurs, ton père croit que l'éducation des jeunes filles est inutile [...] ton père croit que l'école des blancs transforme les jeunes filles en prostituées » (p.10) ; et de la bouche du père, Ahmadou lui-même, la romancière dit : « croyez- moi bien, cette école est dangereuse pour nos filles » (p.18). De ces citations, nous comprenons que certaines familles religieuses valorisent le mariage précoce et forcé aux dépens de l'éducation des jeunes filles car elles pensent que l'école ne leurs transmette aucune bonne connaissance ; en grosso modo, les bancs ne servent à rien, l'éducation est inutile.

Certaines filles qui s'échappent de ce mariage dans la quête de se libérer de leurs jougs deviennent victimes des abus sexuels. On lit ceci dans le roman, au moment où Mahmoud, le mari de son premier hôte lors de sa fuite en ville, essaye de profiter de la condition de Rayhana pour la violée, lorsqu'il l'accompagnait à Atar, la grande ville à la recherche de son fils volé. La protagoniste raconte son calvaire de cette façon : « Il me heurta de tout son corps et ses mains hésitantes se posèrent sur mes seins. Je reculai un peu, croyant qu'il s'égaraient seulement à cause de la pénombre » (p.28). Ces filles risquent de contracter des maladies sexuellement transmissibles en raison des relations sexuelles non protégées. Mahmoud ne serait pas protégé s'il avait reçu à sa mission. Elle est rarement en capacité de négocier des relations sexuelles protégées.

Dans ce roman, *Le tambour de larmes*, nous constatons que dans cette société influencée par la religion, les femmes sont reléguées à un statut inférieur à celui aux hommes dans la mesure où elles n'ont plus confiance en elles-mêmes, particulièrement lorsqu'il s'agit de prendre une décision qui les concerne. Un exemple concret souligné dans le roman est la mère de Rayhana. Cette mère ne pouvait jamais prendre une décision sans contacter et sans l'approbation de son frère, Cheick Ahmed, le chef de la tribu des Mahmoud Oulad. Elle accepte tout ce qui lui plaît et rejette tout ce qui lui déplaît. Voici ce que l'auteur confirme à travers Rayhana à propos de la conduite de sa mère, elle affirme que : « elle n'entreprenait jamais la moindre action sans avoir reçu son approbation » (p.39). On remarque que les femmes sont persuadées à croire que, seuls les hommes détiennent les bonnes réponses à toutes situations. Cette mère représente l'image d'une femme soumise et contrôlée par l'homme. L'homme devient une sorte d'idole pour la femme dans ce cas. La femme reste totalement dépendante de l'homme pour prendre des décisions.

Mbarek Ould Beyrouk démontre que certains aspects de la religion sont considérés comme faux en ce qui concerne certaines jeunes filles et femmes qui ont été victimes d'oppression de ces doctrines ou lois. On voit dans cette œuvre de fiction que Rayhana fui son mariage forcé, pour aller à la recherche de son fils, Marvoud, en ville selon les informations qu'elle a eu de Memed lorsque celui-ci s'était rendu chez la vieille Massouda, la guérisseuse, qui avait cet enfant à sa garde. En ville en suppliant l'aide d'un ami journaliste, Abdou, Rayhana raconte son calvaire à cet ami en traitant la religion de fausses vérités et de vanité. Elle affirme : « Qu'ils me rendent Marvoud et ils auront le *tobol*, dis-je un jour à Abdou. – Savent-ils seulement pour Marvoud ? me répondit-il. C'est ta mère... - C'est eux tous, rétorquai-je, c'est la tribu entière qui m'a volé mon fils, c'est leur vanité, c'est leur morgue, leurs fausses vérités. Et maintenant, ils doivent tous savoir... » (p.226). De cette conversation entre Rayhana et son ami, nous pouvons discerner qu'elle traite la religion de fausses vérités et de vanité parce que la religion valorise les choses sans âmes (l'honneur familiale et le *tobol* sacré) plus que celle qui a une âme (son enfant, Marvoud) et qui opprime les jeunes filles.

## **L'ESCLAVAGE DANS *LE TAMBOUR DES LARMES***

Dans cette partie de notre thèse, nous examinons un aspect différent de ce roman ; l'esclavage. L'esclavage est considéré comme l'une des plus anciennes institutions humaines en Mauritanie "Les ayants droit de l'esclavage"(2005). Il s'agit d'un concept de domination que certaines personnes exercent sur leurs prochains, une sorte de domination où l'être humain est assimilé à une chose à vendre, c'est-à-dire, une marchandise. Dans certaines pratiques anciennes et contemporaines mauritaniennes ainsi que l'auteur, Mbarek Ould Beyrouk, nous l'avoue, les esclaves sont vus comme des bêtes qui peuvent s'exprimer et être croyants. La forme d'esclavage critiquée avec véhémence dans *Le tambour des larmes* est celle du service domestique où les femmes et jeunes filles sont concernées. Elles sont forcées à travailler, abusées physiquement et sexuellement par leurs maîtres et maîtresses. Le romancier relève des scènes pitoyables et attristantes des femmes et jeunes filles esclaves domestiques actuelles dans son pays à travers cette œuvre de fiction.

Dans *Le tambours des larmes*, Mbarek aborde le thème d'esclavage en utilisant la tribu des Oulad Mahmoud et le campement où réside cette tribu comme son décor. Cette fois-ci, nous constatons que l'auteur utilise des personnages différents de ceux de son roman, *Et le Ciel a oublié de pleuvoir*, mais avec le même nom Mbarka. Le romancier mauritanien, Mbarek, donne une petite histoire sur l'esclavage à travers la mère de Rayhana. Il faut noter que Rayhana est la jeune qui avait été victime d'une forme de gavage pour mettre du poids, donnée à un mariage forcé et après s'est enfuie de son campement avec le tambour sacré de la tribu des Oulad Mahmoud dans le but de se venger contre cette tribu et d'aller à la recherche de son enfant qui lui avait été arraché pour protéger l'honneur de la famille (parce qu'elle a eu l'enfant avant d'être donnée en mariage forcé).

Car Selon la mère de Rayhana, les esclaves qui vivaient dans leur tribu autrefois avaient leurs jarrets coupés et on les mettait dans des peaux d'animaux bien cousues, après cette opération, ils n'arrivaient plus à marcher. Les maîtres ou les maîtresses les marquaient en leur coupant une partie du corps, soit l'oreille soit le nez...etc. Ceux qui s'étaient enfuis sont ramenés, ou, dans des cas où on les laisse s'échapper, elles meurent de faim parce qu'ils ne m'en trouveraient personne pour s'occuper d'eux. Elles sont vues comme des ignorants et des bêtes, et selon leurs traditions ou religions, ces esclaves iront à l'enfer car leur paradis c'est de rester chez leurs maîtres. (p.72). De ce paragraphe, on voit que les esclaves qui ne se révoltent pas, sont ceux qui veulent éviter l'enfer.

*Le tambour des larmes* démontre que certaines femmes ou jeunes femmes esclaves domestiques sont sexuellement abusées par leurs maîtres. Devant l'objectif des hommes de satisfaire leurs désirs sexuels, elles deviennent des objets sexuels. La mère de Mbarka était une esclave qui a souffert et sort du foyer où elle servait comme esclave domestique. Elle était une source à satisfaire les plaisirs sexuels des maîtres. Le romancier, Mbarek Ould Beyrouk, à travers la voix de sa fille, Marka, elle confirme que : « Cette mère, elle vivait dans le dénuement et l'ignorance, ils la traitaient comme une bête, ils ne lui avaient rien appris, même pas les rudiments de leur foi, ni Dieu, ni les interdits, rien, elle travaillait toute la journée, et la nuit elle livrait son corps au premier venu, maitre, elle ne s'appartenait pas » (p115). De ce compendium, on voit que la mère de Mbarka était vue comme un rien dans sa société dominée par les dogmes de la religion animiste et religion musulmane. Son sort était aussi attristant et oppressant. Elle était vue comme animal dont les maîtres ne voyaient pas la peine de l'instruire, même leurs cultures et les rudiments de leur foi, ni les tabous, rien ils l'imposaient seulement aux rudes travaux. Parce que cette innocente mère a

vécu dans le dénuement et l'ignorance, elle a livré son corps aux maîtres et aux étrangers à cause d'une religion et culture qui l'enchaînait dans un sort pitoyable et injuste.

Certaines esclaves femmes domestiques sont souvent victimes de risque de grossesses précoces et leur santé est mise en danger. La majorité de ces esclaves tombent enceintes sans connaître le père de leurs enfants parce qu'elles sont forcées à livrer leurs corps au service du maître. Cette tradition réduit les femmes et jeunes filles esclaves en objet de sexe. Un exemple concret du roman, *Le tambour des larmes*, est la mère de Mbarka, une esclave qui était forcée à se donner au premier maître et visiteur du campement. Celle-ci tomba enceinte sans connaître son celui qui l'a enceinté parce qu'elle avait des multiples partenaires sexuels. C'est-à-dire sa fille, Mbarka, n'a pas connu de père. Mbarek Ould Beyrouk souligne cet incident oppressif de la voix de Mbarka de cette façon : « je souffrais d'être orpheline, de n'avoir pas de père et de ne pas connu ma mère, morte quand j'étais bébé » (p114). Ici, l'on remarque clairement que Mbarka n'a pas eu de père et seulement qu'elle n'a pas eu la chance de connaître sa mère. Ces enfants sans père souffrent de problèmes émotionnels. On voit ici que non seulement l'esclavage affecte la mère mais aussi Mbarka qui souffrent de problèmes émotionnels venant du manque d'amour paternel.

Selon *Le tambour des larmes*, être esclave dans cette société est de naissance et non pas par une autre manière. On voit que la mère de Marka était esclave donc automatiquement, Mbarka est devenue esclave et cette chaîne continuera jusqu'à la fin du monde si les autorités ne la brise pas à travers leurs interventions. L'auteur continue son récit à travers Mbarka, une jeune belle fille née de l'esclavage et qui n'a connu ni son père ni sa mère. Il nous fait comprendre que les jeunes filles esclaves sont privées d'éducatons formelle et informelle. Mbarka, selon les témoignages de Rayhana, était une fille intelligente avec laquelle elle partageait ses leçons que la donnait son

maître de l'école coranique. Mbarka aurait reçu l'opportunité de s'instruire ou fréquenter l'école si elle n'était pas une esclave, ici, l'esclavage est devenu une barrière pour l'épanouissement intellectuel de cette fille née dans l'esclavage. Les membres de la tribu les considèrent comme des choses qu'on n'a pas besoin d'éduquer. Voici ce que disait Rayhana à propos de Marka : « Mbarka si rieuse, si bonne et si intelligente, Mbarka avec laquelle je partageais tout, même les leçons que me donnait le maître de l'école » (p.88). L'auteur montre comment ces jeunes filles sont ignorées. Cette ignorance et abandon de la société tire sa source de leur naissance ou de l'image que la société et la religion ont créée pour elles. Elles resteront analphabètes toutes leurs vies.

Dans certains foyers du campement des Oulad Mahmoud, les jeunes filles esclaves, après leurs tâches ménagères le matin, sont obligées de suivre les moutons, bœufs et les chameaux de la famille et le soir elles se retournent à la maison pour continuer leurs tâches. D'autres esclaves accompagnent leurs maîtres au champ pour cultiver la terre. Mais Marka était chanceuse, car son foyer n'avait pas d'animaux ; par contre, elle craignait les autres esclaves. Mbarka avait aussi la chance d'être un peu mieux habillée que les autres. Elle se sentait privilégiée par rapport à la condition de ses paires. Mbarka dit : « je n'étais donc destinée ni à cultiver la terre, ni à suivre les chameaux [...] jamais elle (maîtresse) ne m'a imposé de durs travaux, je jouais avec toi, je portais tes robes, nous mangions toutes les deux dans la même écuelle [...] Quand je regardais les autres esclaves, je me sentais privilégiée » (p115). De cet extrait, nous constatons que Mbarka était chanceuse de trouver la mère de Rayhana comme maîtresse. Ceci était considérée comme un cas exceptionnel car les esclaves n'ont pas le droit de jouer avec les enfants des maîtresses et même penser à manger avec leurs enfants dans la même assiette. Parce que certains maîtres et maîtresses les aperçoivent comme des bêtes qui ont la faculté de penser et communiquer.

Mbarek Ould Beyrouk, dans ce roman, fait comprendre à ses lecteurs que peu importe ce que fassent les esclaves féminines domestiques pour plaire à leurs maîtresses, elles sont toujours détestées par ces maîtresses. Mbarka faisait tout son possible pour plaire à sa maitresse, mais celle-ci la haïssait sans cause, elle se donnait aux travaux de l'aube jusqu'au soir. Cette condition des jeunes filles esclaves domestique est l'une des causes beaucoup d'entre eux fuient leurs maîtres et maîtresses, Rayhana confirme l'attitude méchante et la fuite de Mbarka de l'esclave de sa mère de cette façon : « Mais ma mère n'avait jamais aimé Mbarka et Mbarka avait choisi de s'enfuir » (p.88). Ici, on voit que, Mbarka s'est enfuie lorsque sa maîtresse a commencé à la haïr. Elle s'est enfuie pour s'installer en ville là où elle peut être libre des jougs que l'imposaient la religion et sa maîtresse.

Au nom de sauver certaines apparences et de se libérer des jougs imposés sur eux pendant des siècles, certaines jeunes filles esclaves trouvent la ville comme un lieu échappatoire et libérateur. Mais en réalité elle a deux fonctions dans leurs vies : la fonction libératrice et la fonction de misère. Le romancier, Mbarek Ould Beyrouk, démontre cette mentalité lorsque Mbarka l'esclave s'échappe pour aller en ville dans l'intention de fuir les jougs imposés depuis des décennies sur les esclaves de son village par la religion traditionnelle et musulmane. « *Le tambour des larmes*, confirme ceci à travers Rayhana, le personnage principal de l'œuvre. Lorsqu'elle répétait ce que sa mère, maîtresse d'esclave avait l'habitude de dire : « la ville ou les grosses bourgades, ‘là où les esclaves retrouvent la liberté...et la misère’ » (p.114). Cette citation atteste du fait que non seulement la ville est vue comme un lieu échappatoire mais également de misère. La vie de certaines d'entre elles s'empire lorsqu'elles arrivent dans ces grandes villes où elles n'ont pas de

parents, de nourriture à manger, un endroit pour se doucher et dormir. Certaines d'entre eux doivent se débrouiller avant de bien s'installer dans la ville.

Arrivée dans les grandes villes, certaines d'entre elles s'engagent dans la prostitution. Ce qui est rend l'affaire pire est que ces filles fuient l'abus sexuels des maîtres et trouvent la prostitution comme moyen de survivre en ville. On remarque que c'est leur condition qui les pousse dans cette profession en ville. Mbarka chez sa maîtresse n'avait jamais été soumise à des abus sexuels, mais elle fuit cette maîtresse dans le nom de se libérer et tombe dans la prostitution comme travail pour survivre en ville. Voici ce qu'elle dit : « je l'avoue tout de suite, je suis devenue une femme de mauvaise vie, comme on dit [...] Ils nous font la cour, ils nous offrent des cadeaux, de l'argent, et cela se termine au lit » (p.118). Nous constatons que sa vie est devenue pire, mais elle se trouve libre et ensuite avoue sa liberté de cette manière : « je me sens tout de même libre, je goûte aux choses interdites alors qu'on m'avait interdit de vivre, j'embrasse de tout mon corps, de tous mes sens, les saveurs folles qu'on m'avait ôtées de la bouche » (p.118). On voit que son motive est de faire ce qu'elle veut sans limite, par contre, au campement elle n'avait pas le choix de faire ce qu'elle veut.

L'auteur explique via son roman, l'effort mis en place par le gouvernement pour freiner le vol et la vente des esclaves par la tribu des Tékats qui est targuée de voleur et de vendeurs d'esclaves. Le roman nous fait part de cette information par le biais de Massouda, la guérisseuse qui a découvert la grossesse de Rayhana, racontait l'histoire de l'esclavage en Mauritanie et les effets de leurs actions sur les habitants à Rayhana. Elle confirme que : « Les Tékats ! Voleurs d'esclaves, vendeurs d'âme [...] des Tékats, faiseurs de veuves et d'orphelins [...] Les Tekats subissent aujourd'hui les rigueurs du vilain présent : l'administration, la loi, les têtes fières qui se courbent

» (p.131-132). Il est évident qu'au moins il y'avait des démarches pour protéger les citoyens contre cette tribu qui les rendent veuves, veuf et orphelins. Nous remarquons ces lois sont faibles dans certaines parties du pays parce que l'esclavage continue toujours dans cette contrée comme E. Ann McDougall, le dit dans son travail, "Les ayants droit de l'esclavage", que l'esclavage est une institution propre à l'Islam ; il serait donc particulièrement difficile de le déraciner des régions comme la Mauritanie.

# **CONCLUSION**

Notre thèse a pour sujet la religion et l'oppression des femmes dans les romans de Fatou Diome et Mbarek Ould Beyrouk. Nous avons donc parcouru trois romans : *Les Veilleurs de Sangomar*, *Et le ciel a oublié de pleuvoir* et *Le tambour des larmes* en relevant l'oppression de la femme par la religion musulmane et religion animiste à travers les thèmes tels que le rite de veuvage, le gavage, le mariage précoce et forcé et l'esclavage au Sénégal et en Mauritanie respectivement. Dans notre analyse de ces romans nous avons également relevé les suggestions faites par ces auteurs pour aider les jeunes filles et femmes à s'en sortir des oppressions et des jougs que leur imposent la religion pour un avenir meilleur sans être sous la subordination du patriarcat mais plutôt à pied égal.

Dans notre hypothèse de départ, nous avons cité que de nos jours, des pratiques telles que le rite de veuvage et l'esclavage continue de sévir dans les sociétés sénégalaise et mauritanienne respectivement, et sont appliquées au moyen de systèmes de croyances et traditions. Certains personnages de ses romans ont été abusés et opprimés dans le but de garder l'honneur de la famille et suivre les diktats de la religion à travers ces thèmes mentionnés dans l'hypothèse. Par exemple, dans *Les Veilleurs de Sangomar* de Fatou Diome, on voit Coumba qui entame un long veuvage d'un mois et deux semaines, recluse chez sa belle-mère comme l'exige la religion. Après sa cérémonie de dévoilement, on la piège avec une loi religieuse qui exige un remariage avec l'hérité de son mari sous le lévirat. Coumba était censée être aidée à surmonter le traumatisme émotionnel et psychologique, la douleur et la frustration associés à cette perte de son mari et ne pas voir ajouter à ses problèmes ; malheureusement l'inverse était son cas.

De plus, nous remarquons que Lolla et Rayhana sont des victimes des mariages précoces et forcé et le gavage dans deux romans de Mbarek Ould Beyrouk : *Et le ciel a oublié de pleuvoir* et *Le*

*tambour des larmes*, respectivement. Ces deux personnages n'aiment pas les prétendants que leurs parents affirment être les choix de Dieu. Elles doivent s'acquiescer aux désirs du père et celui de Dieu. On constate que ces filles sont opprimées et chosifiées parce qu'elles ne peuvent pas intervenir à une décision qui les concerne. Elles doivent obéir à Dieu.

Ensuite, sous le concept de l'esclavage, Mbarka et la mère de Mahmoud dans *Et le ciel a oublié de pleuvoir* et Mbarka et sa mère dans *Le tambour des larmes*, sont toutes des victimes d'une institution religieuse : l'esclavage. Ces personnages sont abusés physiquement et sexuellement par leurs maîtres parce qu'elles ont été persuadées à croire que le salut éternel se trouve dans la servitude et dans l'obéissance aux maîtres.

La deuxième justification de notre hypothèse de départ est que certaines personnes capitalisent sur leurs positions et niveaux de connaissances religieuses pour infliger ou opprimer les femmes et jeunes filles. Dans *Les Veilleurs de Sangomar*, nous constatons que lors du veuvage de Coumba, plusieurs visiteurs venaient à chaque moment donner des ordres innombrables à la conduite du veuvage, parmi lesquels les métamorphosés qui faisaient tout pour piéger Coumba dans le lévirat. Ensuite, on voit que Wassiâme capitalise sur le rite de veuvage pour intimider sa belle-fille. De plus, Salem, le père de Lolla dans *Et le ciel a oublié de pleuvoir* et Cheick Ahmed, l'oncle de Rayhana et sa mère dans *Le tambour des larmes*, capitalisent sur leurs connaissances et l'autorité que la religion leur accorde sur les enfants pour les vendre comme des choses dans des mariages précoces et forcés. Sous le concept d'esclavages tous les maîtres abusent les jeunes filles esclaves domestiques pour satisfaire leurs désirs sexuels.

Finalement, nous avons indiqué que nous allions considérer les trois romans comme de la littérature féministe engagée qui véhicule un message politique fort. Par exemple, dans *Les Veilleurs de Sangomar*, Fatou Diome fait une critique contre les belles-mères qui favorisent la polygamie aux dépens de la monogamie dans la société Sénégalaise, parce qu'elles haïssent voir leur fils avec une seule femme. Dans cette œuvre littéraire, elle critique l'attitude de Wassiâme qui décide de remarier Coumba à son fils qui avait déjà deux femmes sous son toit. La voix de la narratrice dit ceci à cet égard : « Féminisme ou pas, la polygamie perdure parce que les mères possessives préfèrent voir leur fils en chef de harem, intraitable chef de meute, plutôt qu'heureux, avec une seule princesse régnant dans son cœur, loin des griffes de maman » (p.286). Dans cet extrait, l'écrivaine exprime sa déception envers certaines femmes, qui rendent le combat contre le système patriarcal et religieux difficile ; tout comme il est populairement dit qu'un royaume divisé les uns contre les autres ne résistera pas.

Sur le mariage précoce et forcé, Beyrouk tente de faire comprendre à ses lecteurs que la religion est l'une des causes principales du mariage précoce et forcé dans certaines sociétés mauritaniennes. Mbarek n'est pas contre le mariage comme institution ni contre la religion, mais il est contre certaines pratiques religieuses comme le mariage précoce et forcé qui détruisent les rêves et les aspirations des jeunes filles et femmes à venir et la place que la religion accorde aux femmes ; soit esclaves domestiques dans les familles et les communautés. Pour ce fait, il crée un esprit de révolte en ses personnages, se révoltant contre leurs tribus et la religion qui décident de leur assigner un destin : « moi, Lolla, je refuse le destin que m'assignent les Tablettes sacrées et l'Ordre écrit dans les livres » (p.68). Dans cet extrait, il incite les jeunes filles et femmes à lutter contre le système patriarcal et religieux et pour leurs droits, car leurs destins sont dans leurs propres mains. Les

institutions religieuses et politiques ont souvent avancé des écritures et des lois religieuses pour justifier le mariage précoce. Par exemple, en 2013, certains médias du monde entier ont rendu compte d'un débat animé sur le mariage des enfants au Sénat nigérian. Un sénateur du premier rang a épousé une fille égyptienne de 14 ans et a affirmé qu'en vertu de la loi islamique, une fille est considérée comme mûre pour le mariage si elle est physiquement et mentalement mature, qu'importe son âge ("Campaign to End Child Child Marriage in Africa" (2015). Cette mentalité rend la campagne contre le mariage précoce et forcé difficile surtout dans les pays islamisés de l'Afrique occidentale.

Ainsi, Mbarek Ould Beyrouk dans ses deux romans, *Et le ciel a oublié de pleuvoir* et *Le tambour des larmes*, tire l'attention de ces lecteurs sur l'existence de l'esclavage en Mauritanie de nos jours. À ce sujet, l'auteur touche un peu sur les mesures mises en place par le gouvernement pour mettre fin à ce cancer qui oppresse certaines jeunes femmes esclaves en Mauritanie. Par exemple, les Tékats qui étaient connu comme voleurs et vendeurs d'esclaves avaient subi les rigueurs de la loi et l'administration : « Les Tékats subissent aujourd'hui les rigueurs du vilain présent : l'administration, la loi, les têtes fières se courbent » (p.131). Si une telle loi existe, donc soit il est faible soit elle ne peut attaquer la religion comme Ennaji Mohammed le met en évidence dans son roman "Serving the Master", où il fait un discours historique sur la relation entre la loi de l'état et celle de l'islam concernant l'esclavage : « Il ne pouvait être question d'adopter une législation qui remettait en cause la loi musulmane, ni de bousculer la tradition ancestrale » (p.114). Dans le même sens, Alice Bullard, dans son article "Religion, race et répression en Mauritanie" (2014), confirme qu'une dimension notable des accusations d'apostasie en Mauritanie est qu'elles ne visent que ceux qui défendent les droits de l'homme, l'égalité et l'abolition de l'esclavage. Par

exemple, en avril 2012, Biram Dah Abeid, président de l'organisation Illégale de défense des droits humains, a dirigé une manifestation qui s'achève en brulant les textes Maliki codifiant l'esclavage, le racisme et l'oppression des femmes. Cette manifestation a conduit à son arrestation et celle de plusieurs autres pour apostasie. Pour conclure ce paragraphe, E. Ann McDougall dans l'analyse de son article, "Les ayants droits de l'esclavage : Entre discours et réalité", affirme que l'esclavage est une institution propre à l'Islam ; il serait donc particulièrement difficile de le déraciner des régions comme la Mauritanie.

À partir des informations recueillies de ces trois romans, *Les Veilleurs de Sangomar*, *Et le ciel a oublié de pleuvoir* et *Le tambour des larmes*, nous apprenons que le rang et la position sociale d'un seul individu ne suffit pas à lutter contre le gavage, le mariage précoce et forcé, l'esclavage, le rite de veuvage et d'autres pratiques religieuses qui avilissent les jeunes filles et femmes de l'Afrique occidentale et plus précisément, dans les pays étudiés dans cette thèse (le Sénégal et la Mauritanie) à travers l'humiliation et l'intimidation des chefs religieux. Ils proposent plutôt que la solution exige les efforts collectifs au niveau national : l'éducation des chefs communautaires et religieux, en même temps que les parents des filles, sur les effets nocifs de ces pratiques discutées dans ces trois romans. Nous apprenons surtout que la violence n'est pas une voie à suivre.

# **BIBLIOGRAPHIE**

1. “Anti- slavery international thematic report on slavery in Mauritania for the Human rights committee.107<sup>th</sup> session, 11-28 March 201. Adoption of the list of issues on the initial report of Mauritania”.  
[https://www.ecoi.net/en/file/local/1066447/1930\\_1371813094\\_anti-slaveryinternational-mauritania-hrc107.pdf](https://www.ecoi.net/en/file/local/1066447/1930_1371813094_anti-slaveryinternational-mauritania-hrc107.pdf)
2. “Ghana: Ashanti widow rituals, steps required, whether the widow can refuse to participate, whether she would be required to marry her husband's relative, and consequences for refusal.” *The UN Refugee Agency*. Immigration and Refugee Board of Canada, 7<sup>th</sup> May 2002, <https://www.refworld.org/docid/3df4be3520.html>
3. “Ghana: Widowhood rites performed by the Akan people, particularly for chiefs and sub-chiefs; whether the widow has to marry the customary successor of the sub-chief and consequences for refusal (2004-2006).” *The UN Refugee Agency*, Immigration and Refugee Board of Canada, 12<sup>th</sup> July 2006,  
<https://www.refworld.org/docid/45f147352f.html>
4. “Marrying too young, End child Marriage.” *United Nations Population Fund*
5. “Protecting The Girl Child: Using the law to end child, early and forced marriage and related human rights violations”, 2014.  
[https://d3n8a8pro7vhmx.cloudfront.net/equalitynow/pages/300/attachments/original/1527597531/Protecting\\_the\\_Girl\\_Child\\_1.pdf?1527597531](https://d3n8a8pro7vhmx.cloudfront.net/equalitynow/pages/300/attachments/original/1527597531/Protecting_the_Girl_Child_1.pdf?1527597531)
6. “Special Rapporteur on contemporary forms of slavery, including its causes and consequences”. *United Nations Human Rights, Office of The High Commissioner*,

7. “The Global Slavery Index 2016”. *Walk Free Foundation*. 2016,  
<https://downloads.globalslaveryindex.org/ephemeral/GSI-2016-Full-Report-1572977742.pdf>
8. “The State of The World’s Children 2014 In Numbers. Every Child Counts”. *United Nations Children’s Fund*. January 2014,  
[https://www.unicef.org/publications/files/SOWC2014\\_In\\_Numbers\\_28\\_Jan.pdf](https://www.unicef.org/publications/files/SOWC2014_In_Numbers_28_Jan.pdf).
9. “Une leçon d’humanité.” *Organisation des Nations Unies pour l’éducation, la science et la culture*. 2012. <https://fr.unesco.org/courier/2018-2/lecon-humanite>
10. Abeille B (1979) “A study of female life in Mauritania.” *United States Agency for International Development*, p102.
11. Awa, Fall Marie. *La Douce Lumière Des Fleurs Brises*. L’Harmattan-Sénégal, 2019.
12. Bâ, Mariama. *Une Si Longue Lettre*, 1979.
13. Badian, Seydou. *Sous l’orage; Suivi de la norte de Chaka*. Presence Africaine, 1957
14. Badru, Pade. and Sackey, Brigid M. *Islam in Africa South of the Sahara: Essays in Gender Relations and Political Reform*. 2013.
15. Batha, Emma. “Mauritania Must Ban Deadly Force Feeding Of Child Brides.” *Thomson Reuters Foundation*, 18<sup>th</sup> January 2014, <http://news.trust.org/item/20140117185616-fl4hq>
16. Beyrouk, Mbarek O. *Et Le Ciel a Oublié De Pleuvoir*. Paris: Éditions Dapper, 2006.
17. Beyrouk, Mbarek O. *Le Tambour Des Larmes*. Éditions Elyzard, 2015.
18. Buakasa, Tulu. “L’impact de la religion africaine sur l’Afrique d’aujourd’hui : latence et patience.” *Cahiers des religions africaines*, vol.12, no.23/24, 1978.p21-32.

19. Bullard, Alice. "Religion, Race, and Repression in Mauritania: The Ould Mkhaitir Apostasy Affair" May 29, 2014, <https://www.jadaliyya.com/Details/30743/Religion,-Race,-and-Repression-in-Mauritania-The-Ould-Mkhaitir-Apostasy-Affair>
20. Carter, Jimmy. "The Words of God Do Not Justify Cruelty to Women." *The Carter Center*, 11<sup>TH</sup> July 2009, [https://www.cartercenter.org/news/editorials\\_speeches/observer\\_071209.html](https://www.cartercenter.org/news/editorials_speeches/observer_071209.html).
21. Chimoun, Mose, and Chimoun B. G. Betih. *Sexualité Et Féminisme En Afrique Noire*. 2016.
22. Chouki, El Hamel. *Black Morocco: A History Of Slavery, Race And Islam*. Cambridge University press, 2013.
23. Dayrell, Elphinstone. *Folk Stories from Southern Nigeria West Africa*. Kessinger Publishing, 1910.
24. De Varus, David, and Ian McAllister. "Gender Differences in Religion: A Test of the Structural Location Theory." *American Sociological Review*, 1987.
25. Diallo, Nafissatou. Awa, *La Petite Marchande*. Dakar: Nouvelles Editions Africaines, 1981.
26. Diallo, Nafissatou. *De Tilène Au Plateau: Une Enfance Dakaroise*. Dakar: Nouvelles éditions africaines, 1975.
27. Diome, Fatou. *Les Veilleurs de Sangomar*. Albin Michel littérature, 2019.

28. Edemikpong, Hannah. "Widowhood Rites: Nigeria Women's Collective Fights a Dehumanizing Tradition.(feature)." *Off Our Backs*, vol. 35, no. 3/4, Off Our Backs, Inc., Mar. 2005, pp. 34–35.
29. Ennaji, Mohammed. *Serving the Master: Slavery and Society in Nineteenth-Century Morocco*. 1st ed., St. Martin's Press, 1999.
30. Faye, Mawa. *La Veuve de Dalifort*, L'Harmattan-Sénégal, 2019.
31. Fiasorgbor, Doris. "Widowhood Rite: An infringement on the rights of Widows in Bongo." *International Journal of Developing Studies*, vol.7, No. 2, 2018.
32. Gallup Jr., George H. "Why Are Women More Religious?" *Gallup*, 2002.
33. Gates, Henry Louis and Appiah, Kwame Anthony. *Encyclopedia of Africa*. 1st ed., Oxford University Press, 2010.
34. George, Tayo O., Dare Ojo Omonijo, Onyekwere O. C. Uche, Michael Chibuzor Anyaegbunam, & Albert Oguche Shaibu. "Widows' Socio-Demographic Characteristics and the Observance of Widowhood Rites among the Aworis of Ogun State." *Mediterranean Journal of Social Sciences*, 2016, 9 March. 2020.
35. Grillo, L., van Klinken, A., Ndzovu, H. J. "Religions in Contemporary Africa.", 2019,
36. <http://edition.cnn.com/2010/WORLD/africa/10/12/mauritania.force.feed/index.html?hpt=C1>.
  - a. <https://doi.org/10.4324/9781351260725>
37. <https://sunnah.com>
38. [https://www.equalitynow.org/protecting\\_the\\_girl\\_child\\_using\\_the\\_law\\_to\\_end\\_child\\_early\\_and\\_forced\\_marriage\\_and\\_related\\_human\\_rights\\_violations](https://www.equalitynow.org/protecting_the_girl_child_using_the_law_to_end_child_early_and_forced_marriage_and_related_human_rights_violations). May 29, 2018.

39. <https://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article1406>.
40. <https://www.fnac.com/Fatou-Diome/ia409838/bio>
41. <https://www.ghanaweb.com/GhanaHomePage/NewsArchive/Woe-for-the-widows-of-Ghana-61205#>
42. <https://www.girlsnotbrides.org/resource-centre/effects-traditional-religious-practices-child-marriage-africas-socio-economic-development-review-research-reports-toolkits-africa/>
43. <https://www.globalslaveryindex.org/2018/findings/global-findings/>
44. <https://www.jeuneafrique.com/104012/archives-thematique/passions-sahariennes/>
45. <https://www.jeuneafrique.com/321635/culture/beyrouk-griot-de-sable-de-plume/>
46. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/tradition/78903>
  - a. <https://www.ohchr.org/en/issues/slavery/srslavery/pages/srslaveryindex.aspx>
47. <https://www.unfpa.org/sites/default/files/pub-pdf/MarryingTooYoung.pdf>
48. Keeling, Neal et Fitzgerald, Todd. “Crackdown on 'slave trade' leads to twenty-four arrests as police chief vows to smash gangs behind human trafficking.” *Manchester Evening News*, 9 March 2016, <https://www.manchestereveningnews.co.uk/news/greater-manchester-news/crackdown-slave-trade-leads-twenty-11011320>.
49. Lasisi, Busari. “Lynn Mbuko and the criticism of early marriage in there is time for everything”, *American International Journal Of Contemporary Research*, vol. 4, no.12, December 2014.

50. Le Parisien. “En Mauritanie, Les Femmes Nourries De Force.”, Octobre 2010, <http://www.leparisien.fr/laparisiennne/actualites/en-mauritanie-les-femmes-nourries-de-force-12-10-2010-1106719.php>.
51. Mbuko, Lynn. *Chaque chose en son temps*. Spectrum books, 2001.
52. Mcdougall, E. Ann. “Living the Legacy of Slavery: Between Discourse and Reality (Les Ayants Droit de L’esclavage. Entre Discours et Réalité).” *Cahiers d’Études Africaines*, vol. 45, no. 179/180, Ecole de Hautes Etudes en Sciences Sociales, Jan. 2005, pp. 957–86.
53. Meunier, Marianne. “Passions sahariennes.” *jeuneafrique*, Mai.2006.
54. Ouldzeidoune, Nacerdine et al. “A description of female genital mutilation and force-feeding practices in Mauritania: implications for the protection of child rights and health.” *Plos one*, vol. 8, 9 April 2013.
55. Renault, François, and Serge Daget. *Les traites négrières en Afrique*. Vol. 16. Karthala Editions, 1985.
56. Rivière, Claude. “Deuil Et Veuvage Chez Les Evé Du Togo.” *Anthropos*, vol. 77, no. 3, 1982, pp. 461–474.
57. Saint- Malo Étonnants Voyageurs, Festival International Du Livre Et Du Film. « Beyrouk Mbarek”, Elyzad Éditions 2018, <https://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article1406>.
58. Salhi, Zahia Smail. *Gender and Violence in Islamic Societies: Patriarchy, Islamism and Politics in the Middle East and North Africa*. 1<sup>st</sup> ed., 2013.

59. Samb, Amar. "L'Islam et l'histoire du Sénégal." *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire, Série B: Sciences humaines* 33.3 (1971), 461-507.
60. Segond, Louis. *La Sainte Bible. Bib eBook*, 2015.
61. Sembène, Ousmane. *Les Bouts De Bois De Dieu*. Paris, 1960.
62. Stearns, Peter N. *The Oxford Encyclopedia of Modern World*. Oxford University Press, 2008.
63. Tabard, René. "Religions et cultures traditionnelles africaines : un défi à la formation théologique." *Revue des Sciences Religieuses*, vol.84, No.2, 2010, p.191-205.  
<https://doi.org/10.4000/rsr.346>
64. Tabard, René. "Théologie des religions traditionnelles africaines", *Recherches de Science Religieuse*, mars 2008, p. 327-341.
65. Thiam, Awa. *La parole aux négresses*. Éditions Denoël Gonthier, 1978.
66. Thierry, Raphaël. "Elyzad: An Interview with Elisabeth Daldoul." *Wasafiri* 31.4 (2016): 28-31.
67. Thomas, Douglas E. *African Traditional Religion in the Modern World*. Second ed., 2015.
68. Tofangui, Guy. *La Tanière des Secrets*. L'Harmattan-Sénégal, 2019.
69. Yahya AWM (2010) Women fight Mauritania's fattening tradition. CNN.
70. Zahan, Dominique. *The Religion, Spirituality, and Thought of Traditional Africa*. University Chicago Press, 1979.

# **VITA**

En 2008, j'ai reçu mon Diplôme de Basic Education (D.B.E) à l'école normale de Wesley College of Education, où j'ai été formé comme professeur de la langue française. Après ma formation, j'ai enseigné la langue Française pendant cinq ans dans des lycées au Ghana en Afrique de l'ouest. Sur les conseils avisés d'un ami professeur, j'ai porté mon choix sur une université publique, en l'occurrence Kwame Nkrumah University of Science and Technology, Ghana, pour poursuivre mon année de licence en français. Au Département des langues modernes, j'ai eu un cadre idéal pour mon épanouissement intellectuel d'où j'ai reçu ma licence Français en 2014. Après ma licence, j'ai eu l'opportunité de servir comme Enseignant assistant lors de mon service national à Presbyterian University College (PUC), à la faculté de la Santé et des Sciences Médicales au Campus d'Asante Akyem, Agogo, Ashanti. Motivé par la civilisation, la littérature et la culture française et désireux de maîtriser leur fonctionnement, je parviens à être orienté à Université du Tennessee en 2018. Entant qu'étudiant de masters en littérature au département des langues modernes, j'ai également eu l'occasion d'être teaching assistant et de travailler sur le sujet Religion et l'oppression des femmes dans les romans de Fatou Diome et de Mbarek Oulad Beyrouk sous la supervision de Professeur Mary McAlpin a décision d'opter pour la filière de thèse au niveau du master a été influencée par mon ambition de faire un doctorat.